

choisir

revue culturelle
n° 594 – juin 2009

(Pas d'autorité
sans l'Esprit



Ne pas vivre petit

Notre peur la plus profonde n'est pas que nous ne soyons pas à la hauteur.

Notre peur la plus profonde est que nous sommes puissants au-delà de toute limite.

C'est notre propre lumière et non pas notre obscurité qui nous effraie le plus.

Nous nous posons la question :

« Qui suis-je, moi, pour être brillant, radieux, talentueux et merveilleux ? »

En fait, qui êtes-vous pour ne pas l'être ?

Vous êtes un enfant de Dieu, vous restreindre, vivre petit ne rend pas service au monde.

L'illumination n'est pas de vous rétrécir pour éviter d'insécuriser les autres.

Nous sommes nés pour rendre manifeste la gloire de Dieu qui est en nous.

Elle ne se trouve pas seulement chez quelques élus : elle est en chacun de nous, et au fur et à mesure que nous laissons briller notre propre lumière, nous donnons inconsciemment aux autres la permission de faire de même.

En nous libérant de notre propre peur, notre présence libère automatiquement les autres.

Marianne Williamson



choisir

n° 594 - juin 2009

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «**choisir**»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet : www.choisir.ch

Illustrations

Couverture : Pascal Deloche/GODONG

p. 10 : EMB-Service

p. 18 : François Fontana

p. 28 : Sophie Dulac

p. 29 : Marc Vanappelghem

p. 33 : The Israel Museum Jerusalem,
by Avshalom Avital

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Pour une parole crédible <i>par Joseph Hug</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Une attention flottante <i>par Etienne Perrot</i>	
Spiritualité	9
Une lecture de l'Évangile, une Règle. François d'Assise <i>par Marcel Durrer</i>	
Eglises	13
Calvin, la papauté et nous <i>par Shafique Keshavjee</i>	
Eglise	17
Comment notre monde est devenu chrétien <i>par Joseph Hug</i>	
Eglise	21
Discerner face à l'avortement <i>par Michel Legrain</i>	
Economie	24
Parler fort, parler faux. Face à la crise <i>par Etienne Perrot</i>	
Cinéma	27
Repartir à zéro <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Théâtre	29
Molière K.-O. au premier round <i>par Valérie Bory</i>	
Expositions	32
Bâle sous le soleil de van Gogh <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Lettres	35
France, mon beau souci. Sacha Guitry <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	39
La tentation de l'athéisme <i>par Philibert Secretan</i>	
Chronique	44
Virus <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Pour une parole crédible

L'année paulinienne, promulguée à l'occasion du bimillénaire de sa naissance, s'achève en ce mois de juin 2009. Elle a fait connaître la vie, la pensée et l'action de l'homme Paul, derrière le saint. Elle m'inspire une réflexion sur la crise de l'autorité dans les Eglises chrétiennes et plus particulièrement dans l'Eglise catholique dont quelques événements récents ne sont que les symptômes.

Même si elle s'origine dans son expérience du Christ ressuscité - il en est convaincu et il l'affirme à plusieurs reprises dans ses lettres -, l'autorité apostolique de Paul est très souvent contestée et battue en brèche. La certitude qui l'habite, qui lui vient du Christ vivant et qui l'anime dans l'affirmation de la liberté du croyant par rapport aux anciennes règles, ne le transforme pas en un doctrinaire qui ignore la situation des gens à qui il s'adresse dans la cité. Cette même certitude n'en fait pas un « administrateur » d'Eglises qui gère à distance des conflits. Comme on l'observe en particulier dans la question épineuse de la participation des croyants aux repas pris dans la cité, près des temples de Corinthe, Paul est attentif à préserver les pratiques traditionnelles de convivialité et de sociabilité. Pour lui, la mission de l'évangélisation ne s'oppose pas à une attention soutenue aux situations sociales des membres de la communauté et à une capacité d'adaptation. Les sentiments et les émotions qu'il exprime à ses correspondants montrent aussi une forte implication personnelle. Les communautés qui sont fragiles, et dont il espère la croissance, représentent à ses yeux la seule attestation indiscutable de l'authenticité de sa mission.

Certes, les débats et les conflits des petites communautés pauliniennes ne sont plus ceux des Eglises mondiales d'aujourd'hui, mais la manière dont Paul a exercé l'autorité apostolique demeure porteuse de sens. Albert Rouet, l'archevêque de Poitiers, déclare à propos des événements récents qui marquent la crise de l'autorité : « On se rend compte que toute parole qui vient d'en haut, qui n'est pas engagée dans un dialogue, après avoir écouté et entendu l'autre, ne peut plus être une parole crédible (...) Tant que l'Eglise va se contre-distinguer de ce mon-

de, tant qu'elle va vouloir vivre dans une nébuleuse ou en état d'apesanteur, elle perdra toute crédibilité. C'est un problème pour nous tous, pour le pape bien sûr, mais aussi pour les évêques, pour toutes les communautés chrétiennes. Notre monde n'écoute que ce qui est prononcé à hauteur de visage d'homme. Tant qu'on n'aura pas compris cela, on ne pourra pas être entendu, ni même compris (...) La question à se poser est de se demander quelle est notre posture vraie pour être en capacité d'être entendu. On se rend compte que sans partage, il n'y a pas de posture vraie (...) La crédibilité ne se décrète pas.»¹

Ces paroles fortes et claires d'un responsable d'Eglise sont ajustées à l'intuition de Paul : l'observation et l'attention « à hauteur de visage d'homme » et surtout la bienveillance qui se construit dans le partage. La posture vraie, c'est-à-dire en relation avec la situation vécue des gens, donne une assise à l'autorité. Je ne crois pas que l'engagement du témoin fasse défaut dans l'Eglise. Aujourd'hui comme hier, certains témoins, plus institutionnels comme Grégoire le Grand dans l'Antiquité tardive ou Jean Calvin au XVI^e siècle, ou aussi charismatique que François d'Assise au XIII^e siècle, servent encore de références.² On peut y ajouter d'innombrables figures de notre temps, hommes et femmes, comme Oscar Romero, qui s'est transformé et humanisé au fil des années au contact de son peuple salvadorien, ou Paul Faraj Rabbo, l'archevêque chaldéen de Mossoul, qui incarnait sa communauté et qui fut assassiné l'an dernier au moment du Chemin de Croix. Leurs œuvres se poursuivent, portent leurs fruits et touchent encore nos contemporains.

L'autorité, comme son étymologie l'indique, sert à faire croître et grandir. Elle devrait en particulier promouvoir et soutenir les laïcs présents dans la société et l'Eglise, pour chercher avec d'autres des solutions aux problèmes qui se posent.

Joseph Hug s.j.



1 • Extraits de l'émission « Parole à notre évêque », 20 mars 2009, *Radio Accords* (Poitiers).
2 • Voir dans ce numéro les articles de Shafique Keshavjee, pp. 13-16, et de Marcel Durrer, pp. 9-12.

■ Info

Objection de conscience

Le droit d'objection de conscience a été célébré le 15 mai par une journée internationale. Dans de nombreux pays, comme en Corée, en Israël ou aux Etats-Unis, les personnes qui exercent ce droit sont encore discriminées et persécutées, indique une étude menée par le Conseil œcuménique des Eglises.

La Corée du Sud compte le plus grand nombre d'objecteurs de conscience au monde : environ 700 par an. La plupart d'entre eux sont des Témoins de Jéhovah recevant très peu d'appui de la part des Eglises locales qui entretiennent des relations difficiles avec cette communauté. En 2007, le nouveau gouvernement a mis un terme aux projets de service civil.

En Israël, ceux qui objectent doivent souvent purger une peine de prison alors qu'ils ne sont encore que des adoles-

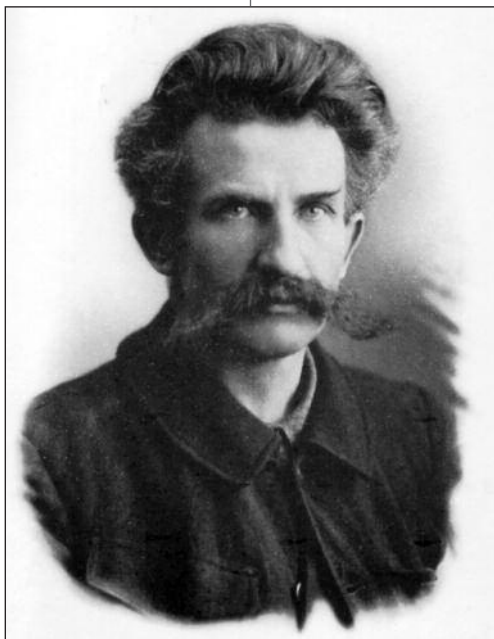
cents. Ces dernières années, le mouvement des *refuzniks* est en progression. Bien souvent, ces personnes ne s'opposent pas à l'armée en général, mais à l'occupation des territoires palestiniens. Les objecteurs de conscience israéliens bénéficient du soutien de Pax Christi International ainsi que de celui des Quakers.

Au Canada, les Eglises sont un sanctuaire pour les objecteurs étasuniens. La plupart sont des soldats de carrière qui refusent de servir dans les forces armées suite à leur expérience en Irak qui leur a fait prendre conscience que cette guerre n'était pas juste moralement. Mais l'objection à une guerre particulière n'est pas reconnue par la loi aux Etats-Unis. Ces soldats fuient donc vers le Canada avec leur famille et demandent le statut de réfugiés. Ils y vivent sous la menace d'une expulsion et de l'emprisonnement qui s'ensuivrait aux Etats-Unis.

En Suisse, par contre, l'introduction d'un service civil pour les objecteurs de conscience a été acceptée en votation populaire en 1992. Il aura fallu 90 ans de combat pour arriver à ce résultat. En 1903 déjà, en effet, l'antimilitariste socialiste Charles Naine objectait en se fondant sur l'enseignement chrétien. Il donna une dimension politique à son acte, diffusant à 20 000 exemplaires le texte de sa plaidoirie. A la suite de sa condamnation, le pasteur Paul Pettavel adressa une première pétition aux autorités fédérales, demandant l'instauration d'alternatives pour les objecteurs.

(WCC et red.)

Charles Naine



 ■ Info

France : bénévoles suspectés

Dans un communiqué daté du 15 mai, la Conférence des évêques de France s'est déclarée solidaire des bénévoles qui aident les sans-papiers. « Les personnes migrantes en situation irrégulière voient s'accroître leur précarité en raison de la crise internationale. Certains d'entre nous exercent à leur égard la présence humanitaire élémentaire qui s'impose avec conscience et fidélité. Mais ils se sentent suspectés au motif de cette proximité : contrôles fréquents, mises en garde à vue, rappels à la loi. » Ces bénévoles sont accusés d'agir par passion ou naïveté, voire soupçonnés de faire le jeu de filières, de passeurs. « Nous ne pouvons nous résoudre à ce que ce climat de suspicion démobilitise ceux pour qui la solidarité n'est pas un vain mot », poursuivent les prélats, qui demandent un débat avec les élus à ce sujet. (Apic)

 ■ Info

Pauvreté et interreligieux

La fête de *Vesakh* (naissance, éveil et mort de Bouddha) a été célébrée le 8 avril au Japon et à Taïwan, le 2 mai en Corée et le 8 mai dans d'autres pays de tradition bouddhiste. Le cardinal Jean-Louis Tauran, président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, a écrit dans son message de vœux aux bouddhistes : « Comme l'a récemment indiqué Sa Sainteté le pape Benoît XVI, la pauvreté peut être de deux sortes très différentes : une pauvreté "à choisir" et une pauvreté "à combattre" (*Homélie du 1^{er} janvier 2009*). Pour un chrétien, la pauvreté choisie est celle qui nous permet de mettre nos pas dans ceux

de Jésus-Christ. (...) Nous comprenons cette pauvreté avant tout comme un renoncement à soi-même, mais également une acceptation de soi-même tels que nous sommes, avec nos talents et nos limites. (...) En même temps, comme le remarque le pape, "il existe une pauvreté, une indigence, que Dieu ne désire pas et qui doit être combattue" (...) Chers amis bouddhistes, (...) nous souhaitons vous remercier de votre témoignage inspirant, sur le non-attachement et sur le contentement. Moines, moniales ainsi que nombre de laïcs dévoués parmi vous embrassent une pauvreté "choisie" qui nourrit spirituellement le cœur humain, enrichissant considérablement une approche plus profonde de la signification de l'existence et soutenant l'engagement de bonne volonté de toute la communauté humaine. » (Fides)

 ■ Info

Inde, chrétiens satisfaits

Les responsables chrétiens indiens se sont déclarés satisfaits du résultat des élections législatives en Inde. Ils ont interprété la victoire du Parti du Congrès comme un rejet du sectarisme et de la logique communautariste incarnés par le Parti du peuple indien (Bharatiya Janata Party, BJP), porte-drapeau de la droite nationaliste hindoue [voir à ce sujet l'article de Michael Amaladoss, « Inde : chrétiens violentés », in *choisir*, n° 589, janvier 2009, pp. 22-27]. Le Parti du Congrès prône la défense des valeurs laïques inscrites dans la Constitution de 1947. Pour le Père Hector D'Souza, supérieur des jésuites pour l'Asie du Sud, la victoire du Congrès est le signe de la maturité de la démocratie indienne. Avec un taux de participation de 60 %, les Indiens ont opté pour la stabilité, a-t-il indiqué. (Apic)

■ Info

Brésil : indigènes sacrifiés

Pour le Conseil indigéniste missionnaire (CIMI) du Brésil, les droits des autochtones sont de plus en plus bafoués. Une cinquantaine d'ouvrages publics prévus par le Programme d'accélération de la croissance (PAC) affectent directement des terres peuplées par les indigènes, que ce soit la centrale hydroélectrique de Belo Monte, dans le Pará, ou la déviation du fleuve São Francisco, dans le Nordeste.

Mgr Erwin Kräutler, président du CIMI et évêque du Xingu, a dénoncé vigoureusement cette situation devant la Conférence nationale des évêques du Brésil, début mai. Il a rappelé, qu'en vertu de la Constitution de 1988, le gouvernement est tenu de délimiter les territoires ancestraux des populations natives, dans le respect de leurs coutumes et de leurs traditions. La possession et l'usufruit des ressources doivent aussi leur être garantis, en tant que seul moyen d'« assurer la continuité de leur existence ». Or les indigènes Guarani-Kaio-wá du Mato Grosso do Sul « vivent confinés dans des petites portions de terre et subissent toutes formes de violences et de persécutions. A défaut de mesures immédiates, un énième génocide aura lieu en plein XXI^e siècle, en dépit de toutes les lois en faveur des peuples indigènes. »

En Amazonie, « les invasions des terres indigènes sont généralement motivées par la convoitise de leurs richesses naturelles et compromettent leur environnement ». L'évêque s'est aussi insurgé contre « un modèle de développement qui favorise les grandes entreprises et l'agrobusiness, exigeant des capitaux et la concentration de terres pour les

monocultures ». La terre est ainsi assimilée à une simple « marchandise, exploitable jusqu'à épuisement ».

En 2008, 52 indigènes ont été assassinés au Brésil. Mgr Erwin Kräutler est lui-même obligé de vivre sous escorte, à la suite de menaces de mort réitérées pour son engagement en faveur des droits des peuples autochtones. (*Apic*)

■ Info

Un Etat palestinien

Un sondage effectué par le quotidien *Yediot Aharonot* indique que 58 % des Israéliens juifs sont favorables à la création d'un Etat palestinien. Ce sondage a été publié au lendemain du discours de Benoît XVI où le pape relançait la solution de « deux peuples, deux Etats » et revendiquait la levée de l'embargo contre Gaza. A noter que ce sondage ne tient pas compte de la forte minorité arabe qui vit à l'intérieur des frontières du pays, possède la nationalité israélienne et est largement favorable à la création d'un Etat palestinien. Des sondages d'autres instituts font d'ailleurs état de pourcentages supérieurs.

En revanche, les Israéliens favorables au retour des Palestiniens contraints à quitter leurs habitations en 1948 et en 1967 et de leurs descendants s'avèrent beaucoup moins nombreux. (*Apic/Misna*)

■ Info

Pandémie, pas de vaccins pour le Sud

Une réunion intergouvernementale s'est tenue les 15 et 16 mai au siège de l'OMS, à Genève, sur le thème de l'échange des virus influenza et de l'accès au (futur) vaccin. Il s'agissait de résoudre le différend opposant depuis

2007 pays du Sud et du Nord, au sein du réseau de surveillance de l'OMS. L'Indonésie avait alors demandé le respect de la souveraineté sur ses ressources biologiques et un partage équitable des bénéfices, comme le lui autorise la Convention sur la biodiversité (CBD). Certains laboratoires et compagnies pharmaceutiques du Nord profitent en effet des lacunes du système d'échange de virus influenza de l'OMS pour déposer des brevets sur tout ou partie du matériel viral mis à disposition librement par les pays les plus touchés, ou sur des procédés et produits en résultant (tests diagnostiques, prototypes de vaccins). Au sens de la CBD, cet acte est qualifié de biopiraterie sans le consentement éclairé du pays de provenance. En outre, la multiplication des brevets autour du matériel viral rend l'accès au vaccin plus difficile pour les pays en développement.

La Déclaration de Berne (DB) était présente à cette réunion. Elle reproche à l'industrie pharmaceutique du Nord de tenter de disposer d'un libre-accès aux virus échangés au sein du système de l'OMS, sans en partager tous les bénéfices avec les pays sources du Sud. Or si les pays touchés n'échangeaient pas les virus en circulation, il ne pourrait y avoir de vaccin pour personne. La DB déplore également l'attitude protectionniste des gouvernements des pays riches vis-à-vis de leurs compagnies pharmaceutiques. On sait déjà qu'en cas de pandémie, la production de vaccin n'arrivera pas à satisfaire la demande mondiale. Or la plupart des pays riches ont mis en place des stocks nationaux et opté pour des contrats de réservation du futur vaccin, réduisant pour autant l'accès des pays du Sud à ces ressources vitales. (communiqué)

■ Info

Pour mieux te manger

Le 18^e congrès de l'Association internationale d'études médico-psychologiques et religieuses (A.I.E.M.P.R.) se déroulera à St-Maurice, du 6 au 12 juillet prochain, sur le thème *C'est pour mieux te manger... Au commencement était l'ambivalence*. Cette association a pour but de promouvoir la recherche et la réflexion dans les champs communs à la psychanalyse, à la médecine, aux sciences humaines et aux sciences religieuses. La création de l'A.I.E.M.P.R. à la fin des années '40 visait à confronter la psychanalyse et la foi catholique et à défendre la possibilité de ce dialogue auprès de la hiérarchie romaine. Rude parcours : dans un *motu proprio* datant de 1961, l'Eglise ajoutera la pratique de la psychanalyse à la liste des péchés mortels ! En 1972, l'association s'est ouverte aux protestants, représentés par Thierry de Saussure, psychanalyste et théologien romand.

Ce dernier congrès s'inspire d'une réflexion anthropologique sur le cannibalisme. Le fantasme d'être mangé et d'y survivre est fréquent dans les contes et les mythes. C'est aussi une parole qu'on entend dans la bouche des parents - ou des amants ! - qui disent avoir envie de « croquer » leur enfant ou leur amour. Aimer et détruire peuvent être aussi proches qu'antinomiques ! Cette question du rapport à l'autre, avaler l'autre ou le rejeter, est particulièrement importante dans les moments de transformation. Comment, par exemple, au niveau de la rencontre des cultures, être nourri par l'autre sans le dévorer ? (Informations sur www.aiempr.org)

Une attention flottante

Je discutais l'autre jour de lecture spirituelle, avec mon vieil ami Julio. « Ma grand-mère avait son livre de piété ; moi, j'ai le journal ! » me dit Julio tout de go. Désirant en apprendre davantage, j'esquissai une explication : « Tu veux dire que ce qui t'intéresse dans le journal, ce sont les informations sur les injustices, les laissés-pour-compte, bref, ce qui interpelle ta conscience ? » - « Non, pas simplement : même les émois sentimentaux des starlettes de Star Academy m'interpellent parfois. » Je restai pantois. « Je ne comprends pas, dis-je, comment un type sérieux comme toi peut faire une lecture spirituelle de ces événements sans intérêts ! Où vois-tu, dans ces papiers, la moindre déchirure qui laisse passer un peu de la lumière du Bon Dieu ? »

Julio me répondit d'une voix un peu lasse : « Mon vieil Etienne, je crains qu'en dépit de toute ta science, tu n'aies pas compris grand-chose à la lecture spirituelle ! » - Piqué au vif, je rétorquai : « Je ne demande qu'à apprendre. Dis-moi, toi qui es si savant ! » - « L'Esprit, vois-tu, ne s'enferme pas dans l'utopie d'un monde meilleur, pas davantage dans la résignation, ni même dans l'intelligence des événements. » - « Et alors où ? dis-je avec impatience. N'y a-t-il pas au moins des lieux où souffle l'Esprit ? La Bible, les Pères de l'Eglise, Jérusalem, Rome, Lourdes, le Puy de Dôme... Et toi tu dis le journal ? » - « Le lieu où souffle l'Esprit, me dit Julio doctement, c'est toi-même ; tu le sens lorsque tu pratiques une certaine attention aux événements.

D'où ma prédilection pour le journal comme lecture spirituelle. » - « Je sens que tu vas me ressortir la théorie de ce bon docteur Vittoz », dis-je agacé. Et de réciter : « Faire attention à chaque geste, à chaque image, à chaque phrase, à chaque mot ; ne pas avaler la seconde bouchée de pain avant que la première n'ait épuisé tous ses effets, et blablabla et blablabla. »

« N'étales pas ton ignorance, répondit Julio avec un sourire. Cette qualité d'attention qui fait la lecture spirituelle, c'est une attention flottante, qui ne cherche rien pour soi-même. » - « Peux-tu préciser ? » - « L'attention flottante avec laquelle j'essaie de lire le journal, c'est une attention qui procède entièrement de la rencontre, et qui ne doit rien au souci de soi. Dans le journal, je n'y cherche rien pour moi, je ne me précipite pas plus sur la page de sport que sur la page boursière. C'est comme la différence entre la marche et la promenade. » - « Et alors ? » - « La première va vers la montagne comme vers un but extérieur ; dans la promenade, c'est la montagne qui vient à toi. » - « Je crois deviner : tu ouvres le journal sans y chercher a priori quelque chose. » - « Oui, mais toujours prêt à y rencontrer quelque'un. »

Etienne Perrot s.j.

Une lecture de l'Évangile, une Règle

François d'Assise

●●● **Marcel Durrer ofm cap**, *St-Maurice*
Responsable du Centre catholique romand
de formation permanente

François d'Assise était un homme vivant en marge, proche de la nature, en rupture avec son père et tout ce que la figure parentale du père représente. Cette vision du saint est tributaire d'une tradition, celle de Sabatier, pasteur à Strasbourg, qui, s'il a eu le grand mérite de relancer la question et les études franciscaines, a laissé la trace d'un François débordant les structures ecclésiales rigides, opulentes, voire déviantes. Cette évocation est par trop romantique pour un homme issu du Moyen Âge où tout est régi par des corporations et par une Église qui n'a jamais été aussi puissante. Il y a beaucoup à faire pour donner une image plus correcte de cet homme exceptionnel.

A lire les écrits de François, on découvre un être tourmenté, en quête. Ne prie-t-il pas devant le crucifix de saint Damien : « Viens éclairer les ténèbres de mon cœur » ? Cet être a passé à travers la dépression durant presque deux ans,

suite à la défaite de Pérouse, à la captivité, à la maladie. Deuil difficile à faire de l'idéal de chevalerie, seul horizon de promotion pour un bourgeois, un fils de marchand, un « mineur ».

Un retour à l'Évangile

François voulait-il fonder un Ordre ? Rien n'est moins sûr. Mais son choix a attiré d'autres laïcs autour de lui, Bernard de Quintavalle, Léon, Gilles, Sylvestre, etc. Quand se fait jour en lui le désir de vivre à la manière de l'Évangile, François ne trouve pas chaussure à son pied. À l'instar d'un Jean de Matha, fondateur des Trinitaires en 1183, François se rend donc à Rome pour faire approuver sa Règle. Elle ne sera pas acceptée. La curie romaine lui demande une version plus juridique, la 2^e Règle. Cela indique bien qu'il y a un aller et retour entre la vie et sa formalisation par l'institution.

A reprendre les biographies primitives de la vie de François et ses propres écrits, nous nous apercevons que la Règle n'est pas l'œuvre d'un seul. Elle est le fruit non seulement d'une démarche originale du fondateur, mais aussi de la vie collective du groupe des premiers frères.² Sur la base de la vie des frères qui se voulait

Cette année marque le huitième centenaire de la promulgation de la Règle de saint François d'Assise (1182-1226).¹ L'image du saint véhiculée par les romans, les biographies, les films paraît peu compatible avec l'idée de loi, de règlement, de contraintes. François serait le contestataire de l'institution. Qu'en était-il vraiment ?

1 • A cette occasion, l'Ordre a convoqué un chapitre international à Assise (Italie) du 15 au 18 avril 2009. Pour le programme des animations franciscaines en 2009, en Suisse, voir www.capucins.ch.

2 • Cf. **David Flood**, *Frère François et le mouvement franciscain*, Editions ouvrières, Paris 1983, 178 p.

évangélique, se posent les questions du travail, de l'argent, de la mission, du rapport avec les étrangers, etc. Des manières de faire, des pratiques sont formalisées.

François partage en outre les aspirations de son temps : recherche de liberté comme tous les « mineurs », ces bourgeois des villes d'Italie qui s'émancipent en prenant d'assaut les châteaux des « majeurs » et en renversant leur système féodal au profit d'un nouvel ordre économique et social, celui des commerçants. Même s'il s'accompagne de luttes fratricides entre familles, ce nouveau système d'échange ne manque pas de valeurs : recherche de la paix, abolition des frontières, fraternité entre les commerçants au-delà des frontières.

Toutes ces valeurs, François les « évangélise » par son choix, par son refus de l'argent et de la propriété et en conséquence des droits civils. Il le fait par un retour à l'Évangile : « La Règle et la vie des Frères Mineurs est celle-ci : observer

le saint Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ, en vivant dans l'obéissance, sans rien en propre et dans la chasteté » (2 Reg 1). François est considéré comme un *simplex et idiota* (Joie parfaite 11) ou *ignorans et idiota* (L Ord 39), ce qui signifie au Moyen Âge un homme qui n'a pas fait d'études littéraires et théologiques. Cette appellation ne doit pas être confondue avec *idiotae et illiterate* qui désigne les

hérétiques, c'est-à-dire ceux qui sont incompetents dans la lecture de la Bible et de la foi.

A l'école paroissiale S. Giorgio d'Assise, François a reçu une formation élémentaire. Il a appris à lire, peut-être à partir des Psaumes qu'il apprend par cœur, ce qui suppose une certaine connaissance du latin. Ayant appris le latin, il fait partie des *litterati* même si, en tant que laïc, il n'a pas la culture d'un clerc. N'y a-t-il donc pas un risque d'écrire une règle sans pouvoir recourir au texte même des Évangiles ou pire de n'en citer que des versets choisis ? On sait aujourd'hui jusqu'où peut aller cette dérive fondamentaliste.

Une Règle fidèle à l'Esprit

Les premières biographies de François nous apprennent que sa connaissance de l'Écriture est essentiellement celle de la liturgie. François et les premiers frères n'hésitent pas à se faire aider pour trouver les textes qui vont modeler leur projet de vie. « Ils s'en furent donc à une église de la ville, y entrèrent, s'agenouillèrent et humblement récitèrent cette prière : "Seigneur Dieu, glorieux Père, nous te supplions qu'en vertu de ta miséricordieuse bonté tu veuilles bien nous montrer ce que nous devons faire." Leur prière achevée, ils demandèrent au curé de la paroisse, qui précisément se trouvait dans l'église : "Monsieur, ayez l'obligeance de nous montrer l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ." Le curé leur ouvrit le livre, car ils ne savaient pas encore bien s'y retrouver. Et ils trouvèrent à l'instant le texte où il est écrit : "Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel." Feuilletant à nouveau le livre, ils trouvèrent : "Si quelqu'un veut venir à ma

Le plus ancien portrait de François, réalisé durant son séjour à Subiaco (1227), Abbaye des Bénédictins de Subiaco



suite”, etc. Le feuilletant encore, ils s’arrêtaient sur ce texte : “Ne prenez rien pour la route”, etc.³ Ayant entendu ces paroles du Seigneur, ils furent transportés de joie et s’exclamèrent : “Voilà bien ce que nous désirions ! Voilà bien ce que nous cherchions.” Et le bienheureux François ajouta : “Ce sera notre Règle !” »⁴

Ce récit nous montre que les frères connaissaient l’Évangile. Leur souci est de vérifier dans le texte même ce qu’il en est exactement. François n’hésitera pas à se faire aider par Césaire de Spire, un maître en théologie, pour consolider sa Règle de textes bibliques.

François entend les paroles de l’Évangile comme lui étant adressées personnellement, peu importe que ce soit un Évangile ou un autre : laisser tout, suivre le Christ, aimer les ennemis, laisser les morts enterrer les morts, etc. Pour lui, il s’agit de « suivre » le Christ, non pas dans une imitation littérale mais dans une suite du Christ inventive. Devenir conforme au Christ n’est rien d’autre que vivre dans la fidélité à l’Esprit (1 Cel 193). Vivre spirituellement veut dire en toute simplicité, c’est-à-dire vivre en référence à une expérience fondamentale (et non fondamentaliste), une expérience de foi en relation à Dieu et aux autres. François n’est pas un fondamentaliste qui détiendrait la vérité (celle de Dieu) contre les autres, car il valorise moins la lettre du texte sacré que l’attitude qui s’y réfère (Adm 20).

La vie religieuse n’est pas une « lettre » contre les autres et le monde, mais contre la fermeture sur soi, ce qu’il nomme « l’esprit de la chair ». Elle s’oppose à l’attitude qui cherche à imposer sa vérité ou sa loi aux autres, à faire violence à

quiconque. Vivre spirituellement, selon le saint Évangile, est d’abord purification du cœur dans la recherche d’une intimité avec Dieu, source de tout bien, afin qu’il nous rende capable d’agir en cohérence avec ce que l’on dit (1Rg 3,13). En référence à la charité et à la liberté évangélique, François se démarque ainsi de la lecture enfermant des groupes évangéliques de son temps, mais aussi de l’illusion du retour à l’*Ecclesiae poenitentiae forma*, à l’idéal de la vie apostolique (Ac 4,32-35).

Le concret, l’Écriture et l’Église

L’interprétation correcte de l’Évangile dans la Règle dépend de trois critères. *Le premier* : « La lettre tue et l’Esprit vivifie » (Adm 7, cf. 2 Co 3,6). Pour l’homme médiéval, le rapport entre la lettre et l’Esprit s’apparentait à celui que les intellectuels établissaient entre la matière et la forme. La lettre sert à incarner l’Esprit et prend toute sa valeur dans la mesure même où elle le contient et l’exprime intégralement. Sans l’Esprit, le texte tue, mais sans le texte, l’Esprit serait aphone. Pour François, *littera* (lettre) désigne l’ensemble de l’Écriture, *verba* la science des mots, le signifiant, alors que l’Esprit de la divine lettre serait le signifié, le sens profond qui est la mise en œuvre dans la vie, la mise en pratique. La lettre tue quand elle est un moyen d’acquérir reconnaissance et richesse ; le savoir tue quand il est moyen d’avoir et de pouvoir. Si le savoir est considéré comme un bien que l’on ne possède pas, qui vient d’ailleurs (« tout bien vient de Dieu ») et surtout s’il est accompagné de l’exemple, il est porteur de vie. François s’efforce de montrer comment la lettre peut être suivie, comment elle est possible, pratiquement, concrètement.

3 • Mt 19,21 ; Mt 16,24 ; Lc 9,3.

4 • Anonyme de Pérouse 10b-11a.

Deuxième critère, celui de saint Jérôme : la Bible est à elle-même son propre commentaire. L'Écriture s'explique par l'Écriture, elle fournit elle-même la clef de son interprétation. Ce principe est mis en acte par la liturgie eucharistique où les textes ne sont pas lus isolément mais résonnent ensemble.

Le troisième critère est la médiation de l'Église, car c'est l'Église qui au cours de la liturgie interprète et annonce le message. C'est par elle que François a accès à l'Écriture. L'Église lui fournit un cadre qui lui permet de ne pas s'égarer, tout en faisant preuve d'une pensée originale, notamment sur la pauvreté. En prenant et donnant pour modèle le Christ lui-même et non plus les apôtres, en se concentrant sur l'Évangile, saint François innove.

François a donc trois garde-fous : le concret, l'Écriture et l'Église. Une réelle théologie émane de la Règle, une foi intelligente liée à la vie, à l'expérience. Elle n'est pas fruit du raisonnement mais d'ordre existentiel.

Au moment où la théologie prend son essor et son autonomie, François ne veut pas séparer théologie et morale. La réflexion théologique précède et suit les préceptes moraux (2 LFid). Elle en est le point de départ et la finalité. Sa vision théologique doit beaucoup à l'Évangile de Jean, son éthique aux Évangiles synoptiques et son anthropologie est paulinienne. François va droit à l'essentiel du message biblique. La vraie connaissance du texte évangélique est l'Évangile vécu sous le regard du Père, du Fils et de l'Esprit en Église. L'obéissance au Christ conduit du chemin de la sainteté comme conquête à celui de la sainteté comme don, conséquence du salut donné par le Père miséricordieux, source de joie.

Le monde, cloître de Dieu

Pour beaucoup, la rédaction de la Règle est une démarche personnelle et anti-institutionnelle de François. N'a-t-on pas parlé du passage dramatique de l'intuition à l'institution ? N'a-t-on pas caricaturé un saint Bonaventure comme une *malaventure* pour l'Ordre franciscain, alors que ce dernier a réussi le tour de force de pénétrer, de lire et de conceptualiser l'expérience franciscaine ? Un François sans parole, sans théologie aurait disparu et son expérience avec lui si elle n'avait pas été formalisée par Bonaventure, si ce théologien de haut vol n'avait pas écrit en méditant sur l'épisode des stigmates de François, signifiant que dans l'expérience franciscaine le don précède l'être.

Plus que la lettre de la Règle, il s'agit de prendre exemple sur son processus d'élaboration et sa référence, l'Évangile. Vivre de l'Évangile est un défi de toutes les époques. Alors que nous avons l'immense avantage, de nos jours, de pouvoir connaître le texte, ce n'est pas pour autant que ce texte devient Parole pour nous. Cela demande, comme au temps de François, un effort d'interprétation, d'herméneutique. La découverte du sens se fait au carrefour du texte, et pour cela il faut des spécialistes. Cependant il faut aussi la vie de la communauté et sa sagesse, c'est-à-dire des choix de vie dans un contexte, ainsi que l'affrontement à la réalité, à la vie du monde. Celui-ci, pour François, n'est pas une extériorité mais un cloître, le cloître de la présence de Dieu, le lieu de la présence du Fils, du fraternel.

M. D.

Calvin, la papauté et nous

●●● **Shafique Keshavjee**, Genève

Professeur à la Faculté de théologie protestante de
l'Université de Genève

Dans ses prédications, comme dans son œuvre maîtresse *L'Institution chrétienne*, Calvin déploie une critique sévère de la papauté. Le 23 mars 1560, en la cathédrale St-Pierre de Genève, Calvin a tenu ces propos : « (...) quand le pape allègue la supériorité qu'il dit avoir sur toute l'Eglise, nous savons que c'est tyrannie du diable, et qu'il a renversé tout l'empire du Fils de Dieu, quand il s'est ainsi élevé d'un orgueil infernal. »² Une partie importante du quatrième livre de *L'Institution chrétienne* est consacrée à la papauté. Selon Calvin, le pape ne serait pas en droit de revendiquer un rôle privilégié parmi les évêques, pour la simple raison qu'il ne remplirait même pas l'office d'un évêque. « Touchant du pape, je voudrais bien savoir ce qu'il a de semblable à un évêque. Le principal point de l'office épiscopal est de prêcher la Parole de Dieu au peuple. Le second, proche de celui-là, est d'administrer les sacre-

ments. Le troisième, d'admonester et de reprendre, et même de corriger par l'excommunication ceux qui faillent. Qu'est-ce qu'il fait de tout cela ? Qui plus est, fait-il semblant d'y toucher ? Que ses flatteurs donc me disent comment ils veulent qu'on le tienne pour évêque, vu qu'il ne donne nulle apparence de toucher, même du petit doigt, la moindre portion qui soit de son office. »³

Or la critique de Calvin a été plus virulente encore. Le pape est rapproché de l'Antéchrist. « Daniel et St Paul ont prédit que l'Antéchrist serait assis au temple de Dieu (Dn 9,27 ; 2 Th 2,4). Nous disons que le pape est le capitaine de ce règne maudit et exécrable, pour le moins en l'Eglise occidentale. Puisqu'il est dit que le siège de l'Antéchrist sera au temple de Dieu, par cela il est signifié que son règne sera tel qu'il n'abolira point le nom de Christ ni de son Eglise. De là il apparaît que nous ne nions point que les Eglises sur lesquelles il domine par sa tyrannie ne demeurent des Eglises, mais nous disons qu'il les a profanées par son impiété, qu'il les a affligées par sa domination inhumaine, qu'il les a empoisonnées de fausses et méchantes doctrines et quasi mises à la mort, au point que Jésus-Christ y est à demi enseveli, l'Evangile y est étouffé, la chrétienté y est exterminée, le service de Dieu y est presque aboli ; bref, tout y est si fort troublé, qu'il y apparaît plutôt une image de

An de grâce 2009. En de multiples lieux, et à Genève en particulier, la vie et l'œuvre de Calvin sont revisitées. Or s'il est un domaine où la pensée de Calvin s'est montrée très vigoureuse, c'est bien celui de la critique de la papauté de son temps. De nombreux protestants considèrent que cette analyse garde sa pertinence. Qu'en penser ? L'auteur rappelle ici des éléments de la critique calvinienne de la papauté, de l'ecclésiologie catholique romaine et propose des pistes pour poursuivre le dialogue œcuménique.¹

1 • Cet article est un condensé d'un texte plus long, « 500 ans après Calvin, comment continuer le dialogue œcuménique ? » qui peut être lu sur www.unige.ch/theologie/faculte/collaborateurs/theologie-oeumene/keahavjee.html.

2 • *La servante chassée, Sermon inédit sur l'histoire d'Agar (23 mars 1560)*, texte établi et présenté par Max Engammare, Zoé, Carouge-Genève 1995, p. 31.

3 • *L'Institution chrétienne*, Kerygma/Farel, Aix-en-Provence/Marne-la-Vallée 1978, Livre IV, 7,23, p. 132.

Babylone, que de la sainte cité de Dieu » (*L'Institution chrétienne*, IV, 2,12). S'il fallait résumer en deux mots toute sa critique, on pourrait dire que Calvin conteste radicalement une *domination inhumaine* du pape sur l'Eglise.

L'affirmation de la papauté

Quatre siècles plus tard, au concile Vatican II, la « centralité » du ministère du pontife romain a été réaffirmée avec force. Pour rappel, quelques textes de *Lumen Gentium* (LG). « Le pontife romain, comme successeur de Pierre, est le principe perpétuel et visible et le fondement de l'unité qui lie entre eux soit les évêques, soit la multitude des fidèles. »⁴ « Cette doctrine du primat du pontife romain et de son infaillible magistère, quant à son institution, à sa perpétuité, à sa force et à sa conception, le saint Concile à nouveau le propose à tous les fidèles comme objet certain de foi » (LG 18, pp. 41-42). « C'est là l'unique Eglise du Christ, dont nous professons dans le symbole l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité, cette Eglise que notre Sauveur, après sa résurrection, remit à Pierre pour qu'il en soit le pasteur (Jn 21,17), qu'il lui confia, à lui et aux autres apôtres, pour la répandre et la diriger (cf.

Mt 28,18, etc.), et dont il a fait pour toujours la "colonne et le fondement de la vérité" (1 Tm 3,15). Cette Eglise comme société constituée et organisée en ce monde, c'est dans l'Eglise catholique qu'elle se trouve [*subsistit in Ecclesia catholica*], gouvernée par le successeur de Pierre et les évêques qui sont en communion avec lui, bien que des éléments nombreux de sanctification et de vérité subsistent hors de ses structures, éléments qui, appartenant proprement par don de Dieu à l'Eglise du Christ, appellent par eux-mêmes l'unité catholique » (LG 8, pp. 23-24).

La Congrégation pour la doctrine de la foi a donné un commentaire récent de ce texte dans *Réponses à des questions concernant certains aspects de la doctrine de l'Eglise* (29/6/2007).⁵ « Selon la doctrine catholique, s'il est correct d'affirmer que l'Eglise du Christ est présente et agissante dans les Eglises et les Communautés ecclésiales qui ne sont pas encore en pleine communion avec l'Eglise catholique, grâce aux éléments de sanctification et de vérité qu'on y trouve, le verbe subsister ne peut être exclusivement attribué qu'à la seule Eglise catholique (...) »⁶

En 1969, Paul VI visite le siège du Conseil œcuménique des Eglises. Il est le premier pape à le faire. Dans son discours, il rappelle de manière claire : « Notre nom est Pierre » et « le Seigneur nous a donné un ministère de communion ». Cette réaffirmation forte de l'identité de l'Eglise catholique romaine autour de Pierre et des évêques rassemblés a jeté un froid. En même temps, elle a le mérite de la clarté. *Il n'y aura pas de réconciliation œcuménique sans réconciliation autour d'une compréhension et d'une pratique communes d'un ministère de communion.*

4 • *Concile œcuménique Vatican II, Constitutions, Décrets, Déclarations. Textes latins et français*, Centurion, Paris 1967, LG 23, p. 49.

5 • A propos de ce document et des réactions qu'il a entraînées, lire **Pierre Emonet**, « L'Eglise en son miroir », in *choisir* n° 577, janvier 2008, pp. 13-16 ou sur www.choisir.ch. (n.d.l.r.)

6 • http://www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/documents/rc_con_cfaith_doc_20070629_responsa-quaestiones_fr.html (consulté le 16/2/2009).

Relire le passé...

Le chemin est rocailleux. D'un côté, nous avons Calvin qui affirme que le pape est l'Antéchrist. De l'autre, nous avons les autorités de l'Eglise catholique romaine qui déclarent que l'Eglise *une* subsiste dans l'Eglise catholique et que le pape est le fondement de l'unité de l'Eglise. Peut-on surmonter le conflit entre ceux qui déclarent fermement que la papauté est le mal principal et cause des divisions et ceux qui au contraire, non moins fermement, clament que la papauté est le principe perpétuel et le fondement de l'unité ? J'ai la conviction, avec d'autres, que ce conflit peut être surmonté. Encore faut-il qu'un travail commun de relecture du passé se fasse et qu'un travail commun de prospection, humble et réaliste, soit entrepris.

Nombreux sont ceux qui ont fait remarquer que la critique sévère de Calvin à l'égard de la papauté - et avant lui, la critique impitoyable de Luther - portait sur l'Eglise de son temps et que précisément les temps avaient changé. Certes, il faut tenir compte de cet argument. La papauté du XXI^e siècle n'est pas celle du XVI^e ou du XI^e. Cela dit, il faut aussi reconnaître que la papauté telle que définie par Vatican I,⁷ puis reprise et rééquilibrée par Vatican II,⁸ n'est pas sans poser de nouvelles questions aux non catholiques.

Ce qui est moins connu, c'est qu'une partie de l'argumentation utilisée par Calvin pour critiquer les dérives de la hiérarchie de l'Eglise de son temps repose sur des arguments qu'il avait repris d'un

pape pour qui il avait de l'estime : Grégoire 1^{er}, appelé à juste titre Grégoire le Grand (540-604). Ce pape avait lui-même formulé de sévères critiques à l'égard du patriarche de Constantinople d'alors, Jean le Jeûneur.

Calvin se réfère souvent aux lettres de Grégoire. « Sur le titre d'évêque universel, la première contention en fut émue du temps de saint Grégoire, par l'ambition de l'archevêque de Constantinople nommé Jean. Car celui-ci voulait se faire évêque universel, ce que nul n'avait auparavant tenté. Or St Grégoire, en débattant cette question, n'allègue point que l'autre lui ôte le titre qui lui appartient, mais au contraire, il proteste que c'est un titre profane, voire même plein de sacrilège, et un préambule de la venue de l'Antéchrist » (*L'Institution chrétienne*, IV, 7,4).

Ainsi, pour affirmer que le pape de son temps était lié à l'Antéchrist, Calvin utilise l'argument du pape Grégoire qui considérait que le patriarche de Constantinople était lié à l'Antéchrist, parce qu'il était un évêque qui voulait étendre son pouvoir et manquait d'humilité... Dans une belle lettre adressée au patriarche Jean,⁹ Grégoire rappelle que le sens même de l'épiscopat est de ramener à l'humilité et, pour cela, qu'il est le premier à devoir vivre l'humilité.

Nous touchons là le cœur des conflits œcuméniques : l'extension de pouvoirs mal vécus - de « dominations inhumaines » aurait dit Calvin - aux dépens d'une autorité vécue dans l'humilité et qui appelle à l'humilité.

... imaginer l'avenir

La grande question est dès lors de savoir comment valoriser une forme de ministère épiscopal et primatial qui soit réellement un service et non une domination.

7 • Cf. la *Constitution dogmatique « Pastor Aeternus »* (18 juillet 1870), ch. 3.

8 • Cf. en particulier *Lumen Gentium* 8 ; 18 ; 20 ; 22-25.

9 • *Epîtres*, livre V, épître 18.

Calvin a défini l'Eglise comme la mère de tous les fidèles (cf. *L'Institution* IV, 1,1 et 1,4). Il accorde même que Rome a été jadis « la mère de toutes les Eglises » (IV, 7,24). Il reconnaît dans le passé le rôle des évêques « afin que l'égalité n'engendrât pas des noises, comme il advient souvent » (IV, 4,2), voire des archevêques et des patriarches (IV, 4,4). Mais il a critiqué fermement l'orgueil et la domination inhumaine de ces ministères quand leur mode d'élection ainsi que leur exercice n'étaient plus au service du Christ et de la transmission de l'Évangile.

Les héritiers de Calvin pourront-ils entendre que Calvin avait cette vision large de l'Eglise ? Et les héritiers de la papauté pourront-ils entendre que le seul sens du ministère primatial et épiscopal est celui d'une autorité dans le service ?

L'affirmation catholique selon laquelle c'est « par la seule Eglise catholique du Christ (...) que peut s'obtenir toute plénitude des moyens de salut »¹⁰ et qu'en dehors d'elle se trouvent non pas la plénitude mais des « éléments » de l'Eglise (*elementa ecclesiae*) choque profondément les partenaires du dialogue œcuménique et notamment les réformés. Or il est utile de se souvenir que le concept d'*elementa* ou de *vestigia* vient... de Calvin !¹¹ « (...) nous ne nions pas que les papistes aujourd'hui n'aient encore, dans cette dissipation de l'Eglise, quelques traces qui leur sont demeurées par la grâce de Dieu » (*L'Institution*, IV, 2,11). Ainsi l'Eglise catholique romaine a repris l'argumentation que Calvin avait utilisée contre l'Eglise de son temps, et l'a appliquée à l'Eglise qui se situe dans sa lignée. Comme Calvin avait repris l'argumentation d'un pape - contre le patriarche de Constantinople de son temps - et l'avait appliquée à la papauté qui se situe dans sa lignée.

Calvin avait considéré que la papauté était signe de l'Antéchrist car elle manquait d'humilité à l'égard de Dieu et de sa Parole (comme Grégoire le Grand le reprochait à Jean le Jeûneur). L'Eglise catholique romaine considère que les Eglises non romaines n'ont que des éléments de la véritable Eglise, alors que la vérité de l'Eglise se trouve en son sein (comme Calvin l'a reproché à l'Eglise de son temps).

Estimes réciproques

500 ans après Calvin, le moment n'est-il pas venu de cesser de nous inspirer des critiques réciproques et de nous les appliquer mutuellement, pour nous nourrir de nos estimes réciproques et nous encourager mutuellement vers plus de pureté et de fidélité ? *Ecclesia semper purificanda*, comme l'affirme Vatican II. *Ecclesia semper reformanda*, comme l'affirment les Eglises de la Réforme.

Pour imaginer à quoi pourrait et devrait ressembler un ministère de communion qui puisse être accueilli et apprécié par tous, la méditation d'une parole de l'apôtre Paul nous sera nécessaire : « Que l'amour fraternel vous lie d'une mutuelle affection ; rivalisez d'estime réciproque » (Rm 12,10).

Sh. K.

10 • Concile Vatican II, *Unitatis Redintegratio* 3.

11 • Le cardinal Kasper le rappelle dans son texte *Current problems in Ecumenical Theology* (sans date, site du Vatican).

Comment notre monde est devenu chrétien

● ● ● Joseph Hug s.j.

La nouvelle curiosité pour démêler les origines chrétiennes provient peut-être de la discussion autour des « racines chrétiennes » de l'Europe et, plus largement, de l'intérêt généralisé pour le « fait religieux ». L'approche des débuts du christianisme s'est de fait modifiée. Moins centrée sur l'histoire interne de l'Eglise, elle s'intéresse davantage, dans un contexte laïc, aux conditions, enjeux et stratégies de la mission chrétienne. En témoigne l'ouvrage de Paul Veyne, *Quand notre monde est devenu chrétien (312-394)*,¹ centré sur la personne de l'empereur Constantin, la série télévisée « L'apocalypse » de la chaîne Arte, produite par Jérôme Prieur et Gérard Mordillat, ainsi que la série d'émissions de la RSR Espace 2, « Sacré Constantin ! Quand l'Empire devint chrétien ».² On

cherche à saisir ce qu'était la religion dans l'Empire romain, on la comprend comme un moyen de créer du lien social et en tant que voie d'accès au divin.

Sources historiques

L'historienne Marie-Françoise Baslez, spécialiste des religions du monde gréco-romain, rend compte avec rigueur et modestie, dans *Comment notre monde est devenu chrétien*,³ de la visibilité de la christianisation aux trois premiers siècles. Elle part des premiers groupes chrétiens et de Paul, en s'arrêtant sur le christianisme aux II^e et III^e siècles, jusqu'au choix de Constantin en faveur d'une religion pour l'Empire au début du IV^e siècle.

Relevons quelques points saillants de son analyse. D'abord, la christianisation se vérifie dans son cadre local, comme à Philippes en Macédoine et à Antioche de Pisidie située en Anatolie de Turquie. Dans ces villes de taille moyenne, un stock d'inscriptions, patiemment déchiffrées, permettent d'approcher des communautés très anciennes.

De manière plus générale, on peut suivre la pénétration du christianisme en Asie mineure (Turquie actuelle) grâce aux textes du Nouveau Testament et aux écrits

Depuis quelques années, le débat sur les origines chrétiennes se fait vif. Comment le christianisme a-t-il fait pour s'étendre et pour devenir une force religieuse et sociale ? Un récent ouvrage historique explique le comment de cette pénétration due, notamment, à la capacité des premières communautés chrétiennes à s'insérer dans les cultures locales.

- 1 • Albin Michel, Paris 2007, 320 p.
- 2 • Lire à ce sujet **Renée Thélin**, « Christianisation de l'Occident », in *choisir* n° 593, mai 2009, pp. 36-37. (n.d.l.r.)
- 3 • CLD, Tours 2008, 220 p. **Marie-Françoise Baslez** s'est déjà illustrée par, entre autres, un ouvrage commun avec **Jean-Marie André**, *Voyager dans l'Antiquité*, Fayard, Paris 1993, 594 p., par une biographie de Paul, *Saint Paul, artisan d'un monde chrétien*, Fayard, Paris 2008 (réédition), 468 p., et par un gros ouvrage sur les *Persécutions dans l'Antiquité. Victimes, héros, martyrs*, Fayard, Paris 2007, 418 p.

église

des Pères apostoliques du II^e siècle. En complément, on peut utiliser le regard extérieur de gouverneurs romains ou d'intellectuels grecs. On profitera aussi d'une archéologie qui nous fait bien connaître le milieu, « le pays, les dieux et les hommes ».

Antioche, la grande métropole syrienne, actuellement en Turquie, est de fait assez bien documentée par les écrits chrétiens ; par contre, elle a été très peu fouillée car elle se trouve sous la ville actuelle. L'historienne en parle peu, c'est dommage. Quant aux capitales provinciales qu'étaient Ephèse et Corinthe, et surtout Rome, l'accès aux origines chrétiennes y est plus difficile, mais quand même possible. Par contre, la première évangélisation d'Alexandrie demeure dans l'obscurité à cause de l'extrême rareté des témoignages avant le début du III^e siècle.⁴

Le christianisme s'est aussi implanté localement à l'est d'Antioche et de l'Euphrate, principalement sous domination perse. Plusieurs écrits apocryphes assez

anciens rapportent des traditions fiables sur l'évangélisation de villes importantes comme Edesse, Nisibe, toutes deux en Turquie du sud-est, et au-delà dans les régions d'Iraq et de Perse. Cependant, à cause des langues (syriaque, perse, arménien) utilisées par les sources concernant ces pays, langues moins pratiquées par les historiens, les travaux de recherches sont moins avancés ou moins connus.

Intégration

Peut-on évaluer le nombre de ces chrétiens ? Aux I^{er} et II^e siècles, les chiffres sont minimes : des petits groupes de quelques dizaines, voire quelques centaines, dispersés dans l'ensemble de l'Empire romain. Plus tard, au III^e siècle, les historiens raisonnent à partir de l'organigramme de la communauté romaine en 250 : « Elle comprenait 25 paroisses, 40 prêtres et autant d'offices mineurs, 7 diacres et 7 sous-diacres en charge de 1500 membres assistés, ce qui fait supposer un total de 40000 chrétiens sur une population urbaine estimée à 1200000 habitants, soit un pourcentage inférieur à 5%. » Mais plus important que le nombre, est la question de l'insertion des chrétiens dans la société. Il y a eu sans doute des communautés fermées, réagissant fortement au milieu ambiant, comme on le voit dans le livre de l'Apocalypse ou plus tard dans

Théâtre d'Ephèse où eut lieu l'émeute contre les enseignements de Paul (Ac 19,23-40)



4 • Voir la thèse d'**Attila Jakab**, *Chrétiens d'Alexandrie. Richesse et pauvreté aux premiers temps du christianisme (I^{er}-III^e siècles)*. Essai d'histoire sociale, Strasbourg 1998.

certains cercles gnostiques, très élitistes. Mais en majorité, les premières communautés chrétiennes s'insèrent comme par capillarité dans le tissu social des cités grecques. Elles reprennent le modèle connu des *associations*, où l'on se réunit librement pour des repas et des échanges. D'où l'importance des questions touchant la commensalité dans la proximité des temples, que Paul déjà aborde longuement.⁵ Devient donc chrétien celui qui fait un choix personnel d'attachement au Christ, qui sera à l'époque des persécutions formulé lapidairement devant le magistrat.

Les premiers chrétiens s'intéressent aux problèmes sociaux d'actualité, comme celui des esclaves fugitifs dont Paul parle dans le petit billet qu'il envoie à Philémon. L'apôtre n'entend pas condamner l'esclavage. Il adopte le modèle romain mais le re façonne selon l'anthropologie chrétienne sur la base d'une interdépendance mutuelle entre le maître et l'esclave : tous deux doivent se reconnaître frères.

Le christianisme, dans le sillage du judaïsme, propose une éthique d'humanité, de charité et d'entraide, en lieu et place d'un idéal de liberté individuelle. L'homme est créé pour être aimé et il se sanctifie en activant cet amour reçu par le souci des autres. Lors d'une épidémie à Alexandrie en 251, beaucoup de chrétiens trouvèrent la mort en visitant les malades, en faisant la toilette mortuaire et en ensevelissant les morts. Ils contribuèrent ainsi au renversement

de la morale du héros, qui était celle des Grecs et des Romains, en promouvant les indigents et les exclus au rang de porteurs d'humanité.⁶

Reste que la christianisation de la société n'implique pas une rupture, ni un renversement radical du système des valeurs. Selon l'épître à Diognète, un écrit anonyme adressé à la fin du II^e siècle à un fonctionnaire de l'empire, les chrétiens ne se distinguent pas de leur environnement social ni par leurs pratiques ni par leur mode de vie. Ils ont le devoir d'être présents et actifs dans le monde.

Organisation

Le regard de l'historienne porte aussi sur l'organisation des premiers groupes chrétiens. Dispersés et géographiquement éloignés les uns des autres, ils restèrent jusqu'au début du IV^e siècle dépourvus de toute organisation unitaire et de toute autorité centrale.

Il existe cependant entre les Eglises une préoccupation de communiquer entre elles, ce dont témoignent déjà les lettres de Paul, puis celles d'autres notables chrétiens, notamment les premiers évêques. Comme tous les notables des cités, l'évêque est enraciné localement mais il a aussi une stature internationale parce qu'il vit dans un réseau. Sa légitimité locale, qui lui permet de guider le peuple, se double de moyens d'actions à distance grâce aux réseaux dans lesquels il est inséré. Enfin, l'épiscopat est héréditaire : Polycrate, évêque d'Ephèse dans la deuxième moitié du II^e siècle, est le sixième évêque de sa famille !

Autre caractéristique de l'organisation : les Eglises commencent au cours du II^e siècle à rassembler les écrits normatifs

5 • Voir **Joseph Hug**, « Saint Paul, un stratège pragmatique » in *choisir* n° 588, décembre 2008, pp. 12-15.

6 • Le grand critique juif Erich Auerbach avait relevé dans le récit de la Passion de l'Évangile de Marc (14,66-72) la nouveauté du rôle positif dévolu à une servante, alors que selon la culture grecque celle-ci ne pouvait être qu'une figure ridicule.

dans un « canon ». Ce fut un très long processus, très complexe, qui ne s'acheva qu'au IV^e siècle. Le christianisme s'y affirme comme religion du Livre.

Contrairement donc à l'image populaire d'une Eglise des catacombes (familière au XIX^e siècle), presque invisible et repliée sur elle-même, l'historienne montre que c'est la présence sociale des chrétiens que l'on saisit le mieux au III^e siècle, à travers leurs œuvres d'entraide et des structures communautaires, comme l'institution d'un système d'éducation chrétienne pour investir le monde des notables.

Crise d'autorité

Le témoignage visuel du martyr, le choc de l'image de celui ou celle qui souffre, joua aussi un grand rôle dans la culture de spectacle qui marque l'époque. Au temps des persécutions, ce n'est pas l'héroïsme individuel qui est décisif mais l'appartenance à un petit groupe de personnes qui se soutiennent et s'entrai-

dent jusqu'au bout. Cela renvoie au public l'image d'une véritable communauté solidaire, dont il faut dépasser la réputation de secte.

La nouvelle anthropologie chrétienne établit l'égalité et la fraternité entre tous les êtres humains, par-delà la segmentation de la société antique où les femmes et les esclaves sont faibles et sans droits. La différence chrétienne se marque dans le processus d'imitation du Christ, qui forge l'identité chrétienne et lui donne sa visibilité au procès devant le juge.

Dès le III^e siècle, l'Eglise connut une crise de l'autorité. Face aux évêques notables, les persécutions firent émerger une nouvelle figure d'autorité, celle des « confesseurs », c'est-à-dire ceux qui avaient survécu à la captivité, aux tortures et à la déportation. Certains des principaux évêques qui avaient échappé à la persécution, à Alexandrie ou à Carthage, eurent du mal à s'en justifier. L'impact du martyr a aussi fait quelquefois éclater des familles.

Enfin, Marie-Françoise Baslez recadre le rôle et l'importance de Constantin. Elle reproche avec finesse au livre de Paul Veyne de surinterpréter le rôle de l'empereur. « Le christianisme était déjà une présence sociale *avant* Constantin, et il continua de s'enraciner en Europe après lui, dans un milieu différent qui devint celui des royaumes barbares », écrit-elle. Si le christianisme a survécu à la chute de l'Empire romain et a gagné les Barbares, c'est parce qu'il a toujours su épouser les identités et les cultures locales.

J. H.

Nuit internationale des veilleurs

PRIONS ENSEMBLE !

*Dans la nuit du 27 au 28 juin
2009, de 20h à 8h du matin,
prions un quart d'heure ou plus,
seul ou en groupe,
pour les victimes de la torture.*

A l'occasion de la journée internationale de soutien aux victimes de la torture, (26 juin) l'ACAT propose à tous les chrétiens de s'engager à prier pour ceux qui sont livrés aux mains des bourreaux.

INSCRIVEZ-VOUS :
www.nuitdesveilleurs.com

Discerner face à l'avortement

●●● **Michel Legrain**, Joinville-le-Pont (F)

Missionnaire spiritain, professeur à Institut catholique de Paris, spécialiste des questions de mariage et de sexualité

L'Eglise naissante, forte de ses racines juives où le respect de la vie est primordial, a tenu très tôt le fruit de la conception humaine pour sacré, regardant l'avortement comme « un crime abominable », selon une expression traditionnelle qui se retrouve jusque dans les textes de Vatican II (*Gaudium et Spes* 51,3). Une telle doctrine s'inscrit dans la logique des appels de l'Evangile, tout disciple de Jésus étant invité à agir en ardent défenseur des plus faibles et des plus pauvres. Or qu'y a-t-il de plus fragile qu'un être humain non encore né, à la fois sans voix et sans défense ?

Des textes très anciens, contemporains ou même antérieurs aux Evangiles, telle la *Didachè*, condamnent explicitement les « meurtriers par avortement » (*Supplique au sujet des chrétiens* 35). Tertullien (155-222), Père de l'Eglise et redoutable polémiste, écrivait : C'est « un homicide anticipé que d'empêcher de naître, et peu importe qu'on arrache l'âme déjà née ou qu'on la détruit au moment où elle naît. C'est un homme déjà, ce qui doit devenir un homme ; de même tout fruit est déjà dans le germe » (*Apologetique* 9,8). Cependant, le fait d'être « un homme déjà » n'empêche pas Tertullien, célèbre pour son intransigeance, d'envisager ce que nous appellerions aujourd'hui un avortement médicalement justifié : lorsqu'un fœtus se présente de travers et menace la vie de sa

mère, il faut intervenir, dit-il, puisque nous sommes là devant une « cruauté nécessaire » (*De l'âme* 25).

Codification

L'opposition de principe à l'avortement et à l'infanticide n'est pas toujours alors acceptée par les chrétiens, marqués par des mentalités collectives recourant aisément à de telles pratiques. Devant l'inefficacité des exhortations des responsables des communautés chrétiennes, on jugea nécessaire de mettre en place une législation coercitive sévère. Ainsi, le concile d'Ancyre (en 314) exclut-il de la communion, et pour dix ans, la femme coupable d'avortement (canon 21), soulignant au passage qu'autrefois les femmes qui se faisaient avorter étaient condamnées au statut de pénitentes pour le reste de leur vie.

Quand le droit intervient, on attend évidemment de lui qu'il soit précis. Ainsi s'est-on interrogé très tôt sur le moment exact où l'on pouvait parler d'avortement, lorsqu'il s'agit de l'expulsion volontaire du produit de la conception, avant que le fœtus ne soit viable hors du sein maternel. Durant de longs siècles, et parfois encore de nos jours, s'affrontèrent les tenants d'une animation suivant immédiatement la fécondation humaine, et les partisans d'une animation différée. Ces

Dès ses débuts, l'Eglise a tenu l'avortement pour un crime grave, légiférant à son propos au IV^e siècle déjà. Que penser de la peine d'excommunication qui le punit encore ? Le droit pénal catholique n'indique-t-il pas qu'avant de sanctionner, il faut analyser les éventuelles « circonstances atténuantes » ? Sur le plan moral, la réponse est claire : il faut suivre sa conscience avant de suivre la loi.

derniers soutenaient qu'une âme ne pouvait venir dans un corps sans que celui-ci ait un minimum de consistance. En 1212, le concile provincial de Vienne interdira que l'on baptise un embryon qui n'aurait pas encore forme humaine. Ce bon sens, exigeant un minimum de vie humaine visible pour célébrer un sacrement, ne fut pas retenu par la suite, quand on se persuada que la plénitude de la vision béatifique exigeait le baptême. Les traités catholiques de morale s'ingénierent à expliquer comment s'y prendre pour baptiser tout œuf humain fécondé, si minuscule fût-il.

Aujourd'hui

Ces rapides rappels du passé illustrent notre perplexité actuelle devant certaines affirmations tranchées et soutenues de façon abrupte, commençant ou se concluant par des phrases du genre : « Ça, jamais, au grand jamais ! » ou encore : « C'est un absolu, rien ne peut l'autoriser ! » Le sage comme le moraliste rappelle qu'en régime chrétien, seul Dieu est *absolu*, manière de dire que tout le reste demeure *relatif*. Mais cette mise au point n'empêche nullement de souligner que l'idéal de vie de tout baptisé demeure clair : il se doit d'être, par principe et par conviction, un objet de conscience à l'avortement, quelles que soient les facilités légales, sociales et médicales de l'IVG.

Aujourd'hui, dans l'Église catholique, l'avortement provoqué demeure sanctionné d'une peine d'excommunication (canon 1398), et cela du fait objectif lui-même (catégorie des peines dites *latae sententiae*), sans qu'il y ait besoin de passer devant les tribunaux de la justice ecclésiastique, ce qui demanderait

alors toute une procédure judiciaire, comprenant donc l'intervention des droits de la défense (catégorie des peines dites *ferendae sententiae*).

Qu'une sanction puisse être infligée hors tout jugement particulier et personnalisé, par le fait même de l'infraction (*ipso facto*), ne dit cependant pas que cette peine nous tombe dessus automatiquement, telle une verbalisation pour excès de vitesse, par simple constat objectif d'un radar. En droit pénal catholique, l'automatisme d'une peine est relatif. En effet, d'après les moralistes et les canonistes, il y a obligation à ce que cet automatisme soit nuancé, autrement dit qu'il prenne éventuellement en compte les circonstances atténuantes ou aggravantes. Quand existent des circonstances atténuantes sérieuses, la peine d'excommunication n'est pas encourue.

Il y a peu de temps, j'ai apprécié que de nombreuses voix interrogatives se soient fait entendre. Elles ont eu raison de relever que, en décidant d'un avortement, le proche entourage d'une fillette violée et enceinte bénéficiait certainement de solides circonstances atténuantes. On aurait aimé savoir si l'évêque brésilien à l'origine d'une telle tempête a mené une véritable enquête avant de proclamer qu'il y avait excommunication, et donc absence de circonstances atténuantes. Ensuite, et ensuite seulement, il aurait pu jeter la première pierre. Cette sagesse-là est élémentaire.

Puisque l'avortement s'oppose de façon irréversible au processus d'une vie en gestation, certaines personnes estiment qu'une telle action ne peut jamais et sous aucun prétexte échapper au qualificatif de faute mortelle. A l'inverse, d'autres se trouvent convaincues qu'une non-interruption de telle ou telle grossesse entraînerait des conséquences assurément désastreuses pour la femme en

question. Psychologues et moralistes nomment cette situation d'écartèlement intime *un conflit de devoirs*. S'impose alors tout un travail de discernement.

Suivre sa conscience

En effet, il ne suffit pas, toujours et en toutes circonstances, de se conformer aux exigences des lois sociales et religieuses pour se trouver parfaitement en règle avec sa conscience. Il convient donc de réexaminer, avec sérieux et avec le maximum de liberté dont on dispose, chacun des arguments qui militent en faveur du respect de la loi. Ensuite, il faut peser avec justesse toutes les raisons que l'on avance pour s'écarter de la conduite prescrite par la loi, sans se jouer la comédie. Ajouter aussi les lumières particulières apportées par des personnes que nous estimons sages humainement et spirituellement.

Tout ceci étant fait et bien fait, il faut alors suivre sa conscience, même si d'autres estiment que l'on est dans l'erreur. Il est très important de ne pas oublier que si une petite équipe accompagnatrice est intervenue, sa tâche ne s'arrête pas à la prise de décision : que celle-ci lui convienne ou non, le service de soutien doit se prolonger, et cela sans laisser entendre que la solution retenue n'était pas la meilleure à ses yeux.

Les moralistes estiment que chacun a le grave devoir de suivre sa conscience dûment éclairée. En régime chrétien, l'on demeure persuadé que nul n'est jugé par Dieu à la seule lumière de la lettre de la loi, mais selon qu'il a ou non suivi loyalement et généreusement les invitations de sa conscience. Notre Dieu ne se satisfait ni d'automates ni d'automatismes. Il aime une humanité adulte, debout, réfléchie et courageuse, tant vis-à-vis des lois qu'elle se donne que

face aux choix moraux qu'elle décide. Pour le chrétien, l'approche morale ne peut donc se réduire à examiner les choses uniquement selon le permis ou le défendu, le légal ou l'illégal. Un discernement justement éclairé est appelé à prendre en compte et les exigences de la loi, et les appels éthiques et spirituels perçus par chacun, et les capacités concrètes de chaque personne et de son entourage.

En toute hypothèse, personne ne peut décider à la place d'autrui. Les conseillers sont rarement les payeurs. Jésus a dénoncé fermement les légistes qui lient d'insupportables fardeaux sur les épaules des autres, sans lever le petit doigt pour prendre leur part de cette charge (Lc 11,46).

M. L.

église

AOT

Atelier œcuménique de théologie
Genève

Croissance en folie folie de la Croix

Formation théologique sur deux ans,
ouverte à toutes et tous,
de septembre 2009 à juin 2011.

La participation à l'AOT ne requiert
aucune formation préalable, mais
une forte motivation personnelle.

Renseignement et inscriptions :

☎ ++41 22 321 40 88
e-mail : contact@aotge.ch
www.aotge.ch

Parler fort, parler faux

Face à la crise

Un brouhaha de paroles entremêlées tente d'expliquer les causes, les effets et les solutions de la crise. S'en distinguent ceux qui font parler la poudre pour imposer une solution à leur profit : Etats-Unis au Moyen-Orient, en Suisse et en Afghanistan ; Russie en Tchétchénie, en Ukraine et en Géorgie ; Chine en Afrique et en Amérique latine. Devant le résultat douteux de ces discours musclés, se font entendre aujourd'hui ceux qui parlent fort au nom d'un parler vrai, mais qui, écouté avec attention, sonne un peu faux.

Les économistes aiment les propositions simples et fortes : la dette, qui a plongé dans la panade les ménages américains, espagnols et anglais, a provoqué une épidémie mondiale de créances douteuses qui a engendré resserrement du crédit, diminution de la consommation, de l'investissement, de la production, et a causé le chômage que l'on sait (50 millions de chômeurs supplémentaires en 2009).

A parole forte, réponse fracassante : accroissement massif de la dette, publique cette fois, pour maintenir à flot les banques en faillites, soutenir le secteur automobile sinistré et tenir hors de l'eau la tête de l'immobilier, gros utilisateur de main-d'œuvre. Furent déversés ainsi sur l'économie en déroute environ cinq mille milliards de dollars (mesurés au printemps 2009), sans compter un autre millier de milliards de dollars, annoncé par le G20 du 2 avril 2009, de soutien public au Fonds monétaire international et aux banques régionales de développement. A lui seul, le plan français représente, par habitant, neuf mille francs suisses de dette supplémentaire.

●●● **Etienne Perrot s.j.**, Genève
Economiste, professeur au Centre Sèvres et
à l'Institut catholique (Paris)

Comment rembourser ? Trois solutions péremptoires : le moratoire partiel ou total sur les dettes, l'inflation et une redistribution de la valeur ajoutée. Ces trois solutions ont en commun de spolier les créanciers. Mais après tout, disent haut et fort les défenseurs de l'intérêt général, non sans une pointe de cynisme bien compris : « S'ils ont pu prêter, c'est qu'ils avaient de quoi ! »

Jubilons encore une fois

Le moratoire, c'est la suspension *sine die* du remboursement de la dette. Voici moins de dix ans la Russie, il y a moins longtemps encore l'Argentine ont eu recours à ce procédé. Refait surface le spectre de la faillite des débiteurs souverains : la Hongrie, la Grèce se tournent vers l'Union européenne dont ils sont membres. Au tournant du millénaire, l'idée fut reprise avec succès par les autorités religieuses.

Plaçons deux bémols à la clé de cette harmonie jubilatoire. D'une part, la bonne conscience des créanciers, qui donne quitus plus ou moins volontairement aux débiteurs, n'est pas la garantie d'une bonne décision. D'autre part, la conso-

lation des débiteurs peut se révéler fallacieuse. Car si l'annulation de la dette révèle peut-être la fragilité politique ou la générosité du créancier, elle anéantit pour un temps plus ou moins long la capacité d'emprunt du débiteur.

Pour éviter ces déboires, il faut rester plus discret et viser plutôt la crédibilité des pays surendettés. L'annulation de la dette doit se couler dans un ensemble d'aménagements sans bruits qui ouvrent la carrière d'un nouveau crédit accordé au débiteur, sur la foi de raisons justifiées. C'est ainsi que la communauté internationale procéda après la guerre, avec la République fédérale d'Allemagne, puis, un peu plus tard, avec l'Égypte, puis l'Indonésie. A chaque fois, on a discrètement « refait les calculs » sur d'autres bases, pour s'apercevoir - oh, bonheur ! - que le pays était capable de payer ses dettes... puisqu'il les avait déjà remboursées en grande partie !

Asphyxions le rentier

Plus facile à manier que l'effacement autoritaire de la dette, l'asphyxie du rentier se présente comme la solution idéale : il suffit de laisser monter les prix pour permettre au débiteur de rembourser en monnaie dévalorisée. Formellement, le contrat est rempli. C'est ainsi que de nombreux ménages français ont payé la propriété de leur maison en empruntant dans les années '60 et '70 à des taux inférieurs à celui de la hausse des prix et des salaires.

Comble de bonheur, la hausse des prix décourage la thésaurisation, incite à dépenser, à investir, ce qui fait marcher le

commerce et stimule l'emploi. L'inflation n'est pas contradictoire avec la croissance, ajoutent ceux qui parlent le plus fort en sa faveur : en témoignent les années d'après-guerre en Europe.

Ici encore, il convient de mettre un peu d'eau froide sur ces propos euphoriques : l'inflation n'est pas la cause mais la conséquence des conditions économiques des années d'après-guerre. Par ailleurs, l'inflation est fort difficile à maîtriser car elle dépend non seulement de la quantité de monnaie en circulation, mais également des désirs d'encaisse de la part des ménages et des capacités de production inutilisées.

Une inflation trop clairement acceptée aurait de plus un effet très négatif sur l'économie : les créanciers réclameraient des taux d'intérêt plus élevés pour couvrir la hausse des prix attendus. Ces hausses de taux décourageraient la consommation à crédit et les investissements. Sans parler des distorsions de calcul engendrées par un système de prix biaisé par une perpétuelle ascension. Les effets sociaux n'en seraient pas moins grands. Il n'est pas certain que la lutte contre l'inflation menée depuis le milieu des années '80 explique à elle seule les écarts de revenus extravagants, notamment dans le monde financier.¹ La mondialisation et les lacunes de la législation, notamment américaine, ajoutées à une naïveté savamment répandue dans l'opinion publique concernant le pseudo marché des hautes compétences, éclairent autrement mieux ces rémunérations injustifiées.

En outre, l'inflation continuerait à favoriser les détenteurs d'actifs immobiliers et mobiliers dont la valeur augmente avec la hausse des prix. Certains salariés pourraient sans doute se défendre contre l'inflation ; d'autres, notamment ceux travaillant dans les secteurs exposés à la concurrence internationale,

1 • Cf. **Etienne Perrot**, « Des revenus pharaoniques, inefficaces et immoraux », in *choisir* n° 517, janvier 2003, pp. 25-28, consultable sur www.choisir.ch. (n.d.l.r.)

seraient perdants. Bref, l'inflation va sans aucun doute éponger une partie des dettes colossales engendrées par la crise, mais il serait prudent de ne pas s'en réjouir trop ouvertement.

Changeons le système

La crise sera-t-elle suffisamment longue pour imposer l'idée que le système doit changer ? Certains proclament fortement cette espérance. L'idée est simple : il faut redonner au travail la place première que la doctrine sociale de l'Eglise lui assigne. Dans le langage économique, il faut redistribuer la valeur ajoutée au profit des salariés, ce qui favorisera la consommation, l'investissement et l'emploi. Pour atteindre cet objectif, il faut accorder aux salariés un plus grand pouvoir dans les entreprises et les administrations : idée partagée également par nos Saints-Pères successifs depuis Pie XI en 1931.

Même béni par les souverains pontifes, cet objectif mérite une sourdine à deux faces. Le partage de la valeur ajoutée ne dépend pas que de la réglementation des salaires, mais aussi du nombre de salariés dans la population active : une législation favorable aux salaires fait augmenter pendant un temps la part salariale dans la valeur ajoutée, mais rend plus rentables les investissements en capital. La hausse de productivité qui en découle conduit à diminuer l'emploi salarié. Ce qui explique que le partage de la valeur ajoutée a été paradoxalement défavorable aux salariés français durant les gouvernements socialistes. De plus, le partage du pouvoir en entreprise est à double tranchant, ce qui explique que certains syndicats (FO en France) y sont farouchement opposés. Car qui dit pouvoir dit risque...

La tentation est de reprendre le refrain entonné avant guerre par un président de la République française : « La Bourse, je la ferme, les banquiers, je les enferme. » Le propos est radical, mais la solution envisagée ne résout pas le problème fondamental qui est de se protéger contre les risques économiques. Une fois supprimés banquiers et marchés financiers, les acteurs économiques devraient assumer chacun pour soi les risques techniques et commerciaux de leurs activités. Leur patrimoine propre répondrait seul de leurs erreurs ou de leur malchance. C'est possible, et c'est bien ainsi que ça se passe pour de nombreuses activités artisanales, pour certaines entreprises familiales et pour les coopératives de production. Or la contrepartie en est souvent douloureuse, comme le ressentent aujourd'hui tous ceux qui ne peuvent plus emprunter ni à la banque, ni sur les marchés financiers pour traverser un manque provisoire de liquidité ou attendre les effets d'une réorganisation.

La prochaine encyclique sociale ferait bien de mettre au jour ce qui caractérise le capitalisme du XXI^e siècle : le risque qui s'accroît avec la division internationale du travail et qui entraîne le renforcement des pouvoirs financiers. Il faut que parle plus fort l'éthique, qui est la mise au jour des risques communs, fondements de toute solidarité.

E. P.

Repartir à zéro

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.** Angers (F)
Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

La pensée de commencer une vie nouvelle, de tout lâcher et de repartir à zéro, est-elle un fantasme qui traverse l'esprit de chaque être humain à un moment donné de son existence ? En tout cas, trois films récents, extrêmement différents, traitent de ce phénomène et donnent à méditer les diverses raisons qui, dans notre monde compliqué et dur, peuvent inviter ou forcer à cette rupture.

Ruptures

La société japonaise met au plus haut, pour un homme, l'acquisition d'un bon salaire dans une entreprise, ce qui entraîne un certain comportement rituel avec les collègues, les subordonnés et même la famille. Tel est le cas de M. Sasaki dans le film de Kurosawa, *Tokyo Sonata*. C'est pourquoi son univers semble s'écrouler lorsqu'il est licencié pour cause de délocalisation. Il décide alors de ne rien dire à sa femme et à ses deux enfants, avant de retrouver un emploi digne de ses compétences.

Cette double vie, fréquente au Japon paraît-il, oblige à l'errance en costume-cravate dans les rues, à la soupe populaire ou dans la queue de l'agence pour l'emploi. On pense alors à la fameuse et extraordinaire affaire Romand, qui a inspiré un certain nombre d'œuvres. Cette situation est décrite avec une sorte d'humour noir, par exemple lorsque M. Sasaki rencontre un de ses compagnons d'adversité qui a réglé son téléphone portable afin qu'il sonne tous les

quarts d'heure de façon à avoir l'air très sollicité et d'entretenir des conversations commerciales de la plus haute urgence... Mais elle va surtout rejaillir sur toute la famille en une sorte d'odyssée douloureuse de chacun de ses membres. Le fils aîné s'engage dans l'armée américaine en Irak, tandis que la mère va être prise en otage par un gangster aussi fou que sentimental. Quant au jeune fils, il réussit à prendre en cachette des cours de piano à l'encontre de l'interdiction paternelle.

Alors que la cellule familiale où le père régnait éclate, sans doute par l'effet du mensonge, une purification va s'opérer pour chacun. S'il est dur de repartir professionnellement à zéro en faisant des travaux de nettoyage quand on a été cadre, cette descente aux enfers, comme pour la mère le choc de son aventure, permettent la réconciliation silencieuse au cours d'un repas. C'est aussi l'émotion devant l'enfant pianiste jouant Debussy. Le miracle de l'art authentique, c'est d'être comme un nouveau commencement.

Les migrants

Emmanuel Finkiel a réalisé plusieurs films qui étaient à l'intersection de la réalité et de sa reconstruction, comme le magnifique *Voyages*. Il nous propose avec *Nulle part, terre promise*, sorte de renversement de l'espoir biblique, une fiction enracinée dans la réalité de notre monde qui combine illusion et désen-

Tokyo Sonata,
de Kiyoshi
Kurosawa

*Nulle part,
terre promise*,
d'Emmanuel
Finkiel

Villa Amalia, de Benoît Jacquot

chantement. Trois destins s'entrecroisent sans que jamais pourtant les personnages ne se parlent. Il y a un jeune cadre chargé de surveiller l'installation d'une usine française en Hongrie, précédant une série de gros camions qui traversent l'Europe, lui-même errant dans l'anonymat de nos espaces modernes. On suit également une étudiante ne cessant de prendre les images de la misère qu'elle rencontre. Il y a surtout un père et son fils adolescent, kurdes, émigrés clandestins, qui cherchent à rejoindre Londres. Ici, tout quitter pour repartir à zéro est un choix tragique, en lien avec une nation bafouée, une situation sans avenir.

Les films sur ces migrants, qu'on n'ose même plus appeler émigrants tant leur destin est incertain, se sont faits nombreux récemment. Citons *Eden à l'Ouest*, de Costa-Gavras, qui raconte les tribulations d'un jeune homme d'Europe orientale, dont la nationalité reste inconnue pour être plus universelle, homme-objet, mais candide et rusé à la fois. Ou encore *Welcome*, de Philippe Lioret, qui invente le projet d'un jeune Kurde décidé à traverser la Manche à la nage pour arriver en Angleterre.

« Nulle part, terre promise »



Pour s'avancer ainsi vers une nouvelle vie, il faut courage, endurance et aussi beaucoup de chance. Les dernières images du film de Finkiel montrent le père et le fils arrêtés par la police avant l'entrée du train dans le tunnel sous la Manche. Ce que nous avons vu de leur fierté et de leur détermination nous dit que ce n'est pas là leur dernier mot.

Table rase du passé

Dans un genre tout différent, et d'ailleurs inclassable, Benoît Jacquot va faire du départ pour une autre vie, le thème même de son film *Villa Amalia*.

Incarnée par Isabelle Huppert, dont la caméra capte le visage déconcertant dans la diversité de ses apparences, Eliane Hidelstein, pianiste et compositrice qui a pris comme nom d'artiste celui d'Ann Hidden (caché en anglais), surprend son compagnon dans les bras d'une autre. Cet événement est moins la cause que le révélateur du désir de repartir à neuf, de faire table rase de son passé.

Une bonne moitié du film montre Ann dans les actions complexes qui composent la démarche de disparaître d'où l'on est : vendre l'appartement, la voiture, annuler ses comptes, confier l'argent à un ami unique et sûr, se débarrasser des meubles, des pianos, du téléphone... Il faut enfin partir, traverser les Alpes et trouver un refuge. Ce sera, dans l'île d'Ischia, la Villa Amalia, sorte de bâtisse banale mais isolée où le regard ne rencontre que la mer. Rompre avec le passé, est-ce vraiment s'en libérer ?

G.-Th. B.

Molière K.-O. au premier round

théâtre

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

Le Teatro Malandro s'approprie les *Fourberies de Scapin* de Molière, pour un brillant morceau de théâtre comique. On rit beaucoup, tant les gags, enchaînements, bruitages et décors, masques et costumes recèlent de surprises. Oui, les gags, car sur l'intrigue des *Fourberies*, pleine de rebondissements, Malandro insère quantités d'éléments comiques, qui se surajoutent au texte de Molière, un peu essoufflé devant ces fabuleux artificiers.

Reprenons nos esprits pour rappeler l'intrigue : pendant que leurs pères respectifs sont en voyage, Octave, fils d'Argante, et Léandre, fils de Géronte (devenu « Madame Géronte »), tombent amoureux. L'un s'est même marié avec Hyacinthe, pauvre et de naissance obscure, l'autre est fou d'une pseudo Egyptienne. Au retour de leur paternel, les jeunes gens ne savent plus comment sortir du pétrin dans lequel ils se sont fourrés (passons les détails) et font appel à Scapin, ci-devant valet de Léandre, connu pour ses combines.

Le reste de la pièce consiste dans les expédients et arrangements malhonnêtes, mais qui révèlent le caractère de chacun, que Scapin - attachant personnage inspiré de la commedia dell'arte - invente. Il devient dès lors le *deus ex machina* - pas mal pour un valet - et tire les ficelles de tout ce petit monde.

Dans un décor de dessin animé, Octave apparaît, avec ses formidables oreilles décollées. Léandre n'est pas en reste avec son zézaiement et ses dents en avant. Il porte sa grosse tête rousse et ses lunettes sur un costume à carreaux. Pendant ce temps, au bar, on s'affaire : une odeur de graillon titille nos narines. Argante, retour de voyage, est servi à table. Il parle en mangeant ou le con-

Les Fourberies de Scapin, d'après Molière

Par le Teatro Malandro, mise en scène Omar Porras ; après le Théâtre de Carouge et Forum Meyrin (Genève), en tournée à Chambéry, Lyon, etc.



Big Shoot, de Koffi Kwahulé

Création par
Denis Lavant,
Festival d'Avignon du
7 au 29 juillet

traire, apparition un peu trash, au crâne dégarni sauf quelques tifs survivants, voix glapissante et démarche fragile de vieillard (on connaît le travail de Malandro sur le corps de l'acteur).

On est tantôt dans la comédie musicale (ça chante aussi), le livre d'images, le chromo qui parle, le kitsch assumé dans tout l'appétit de cette troupe sans pareille. Quand les deux valets incarnent les brigands, selon un stratagème imaginé par Scapin, on est transporté dans un climat de révolution mexicaine d'opérette, pétaradante et fumante, tandis que M^{me} Géronte, cachée dans un grand sac-poubelle par Scapin, est rouée de coups par le valet, qui se venge de tout ce qu'il a enduré. Comme Molière l'avait imaginé.

Quant au verbe de Molière, il doit céder la vedette à toute la machinerie comique de Malandro. Ainsi, c'est accompagnés d'un magnifique bruit de chasse d'eau que les comédiens font parfois leur entrée sur scène par une porte battante, figurant un WC. Zerbinette en sort même enfumée et toussant, sans doute a-t-elle tiré sur un petit joint. La servante se déhanche nonchalamment en époussetant les meubles au son de la radio du bar, Hyacinthe (ravissante bécasse toujours un mouchoir à la main) lève sa jupe comme une danseuse des *Folies Bergères* quand elle est contente. Malandro emporte tout sur son passage. Et l'on se fiche de savoir si Molière est K.-O. au 1^{er} round.

Big Shoot

Au dehors du chapiteau, dressé dans le grand parc de Vidy, les oiseaux pépient, en fond sonore aux répliques de l'acteur Denis Lavant, l'envoyé de M^{me} la Mort, dans la pièce de l'Ivoirien de Paris Koffi Kwahulé. Parfait contraste à ce

dialogue implacable entre deux hommes, l'un qui a tout pouvoir sur l'autre, l'interrogeur (« Monsieur »), et l'interrogé (« Stan ») forcé de répondre.

L'acteur joue les deux, à la fois celui qui gifle et celui qui reçoit la gifle ; est assis ou debout, tourne autour du siège où est « l'autre », donne à chacun un timbre différent. Monsieur a une voix de bourreau, de dogue, Stan, une voix de lapin.

Il est important de savoir que l'auteur a écrit son texte en réaction au génocide du Rwanda. Pour lui, la caractéristique de ce génocide est qu'« on y tue le frère ». « Entre les Tutsis et les Hutus il n'y a aucune différence », dit Koffi Kwahulé, qui a signé une vingtaine de pièces. C'est pourquoi un leitmotiv revient dans celle-ci : Dieu qui demande à Caïn ce qu'il a fait de son frère.

Le prodigieux comédien et acteur Denis Lavant entre en scène en fredonnant *Summertime*, trotte en faisant taper les talons de ses souliers, drôle et inquiétant à la fois, un chapelet d'injures au bord des lèvres qui éclatent comme des graffitis des bas-fonds. Certains spectateurs se lèvent et partent, ne supportant pas un vocabulaire aussi cru, oubliant qu'on est au théâtre et pas dans la rue. Ces gros mots, l'acteur les mâche, scandant le texte. Monsieur s'amuse même à être cabotin face à sa « victime ». Une victime qui s'avère avoir torturé et tué (mais a-t-elle dit vrai ?). Les répliques sont riches en digressions, comme pour mieux mettre en confiance l'adversaire, avant de l'étendre, dans une langue forte et poétique.

Dominant/dominé : Monsieur a le pouvoir de débaptiser l'autre, qui devient Stan, le ramène sous sa patte comme un fauve et finit par lui loger une balle de revolver (*the big shoot*, le grand coup), « pour basculer de l'autre côté de l'infini ». Sans regret et sans circonstances atté-

nuantes : « J'ai entendu des plaidoiries insensées, mais rien n'y a fait : je leur ai planqué une balle dans la nuque », ricane Monsieur, qui ajoute : « Je ne suis pas venu pour sauver des âmes mais pour en supprimer. »

Ce texte puissant sur la violence met la responsabilité également sur les deux protagonistes. Car pour l'auteur, « le crime collectif offre toutes les échappatoires, tandis que lorsqu'il y a deux individus face à face, nous sommes dans l'acte individuel. »

La tragédie du Rwanda, qui a inspiré Kwahulé, est pourtant très éloignée du texte, par le souffle de la langue et par l'universalité qui est donnée ici à la violence. Malgré l'extrême dureté, on rit beaucoup dans cette parodie de justice. D'un rire un peu noir, évidemment, comme on dit de l'humour noir.

Denis Lavant, bras nus, un imper jeté sur l'épaule, quitte la scène en chantonnant d'une voix éraillée *Sometimes I feel like a motherless child...* (parfois je me sens comme un enfant orphelin). Ironie, dans le monde de Kwahulé, où la compassion n'a pas sa place.

Parlez-moi d'amour

Raymond Carver (1938-1988), considéré comme l'un des plus grands nouvellistes américains de son temps, meurt à 50 ans d'un cancer du poumon après une vie précoce - père d'un second enfant à 20 ans, petits boulots pour survivre et beaucoup d'alcool, avant de connaître une gloire littéraire, concrétisée au cinéma par *Short Cuts* de Robert Altman. Il excelle dans la peinture des tranches de vie d'antihéros griffés par la vie, quelque part dans les grandes plaines de l'Ouest et ses petites villes qui semblent ne pas avoir bougé depuis les années '50. Le met-

teur en scène français Jacques Lassalle a choisi deux courtes nouvelles de Carver, sous le titre *Parlez-moi d'amour*. Le protagoniste, écrivain, dans les deux extraits, apparaît comme un double de Carver lui-même, dans un décor circulaire fait d'une fresque des grands espaces américains, baignés dans une musique country.

Un écrivain, devenu assez connu, revient des années plus tard dans la maison de la femme qu'il a abandonnée, par une sorte de pulsion d'enlèvement dans le malheur et peut-être de pardon. L'accent des faubourgs parisiens, que prend la comédienne, plus que décalé ici, laisse le spectateur au seuil du récit. Dommage.

La seconde pièce instaure une distance plus intéressante par rapport aux émotions. Un homme à sa table de travail (Jean-Philippe Puymartin) tape sur une machine à écrire. Une femme soignée et jolie entre dans un rai de lumière et s'assoit familièrement sur le coin de la table. « Est-ce que tu comptes passer la soirée dans ton bureau ? », lui demande-t-elle d'une voix douce, à peine résignée. Il semble étonné de la question. La femme revient quelques minutes plus tard et dépose une lettre à côté de la machine. L'homme la lit et ne comprend pas. Les enfants partis, nous n'avons plus rien à nous dire, constate-t-elle, décrivant la routine des relations de couple vidées de toute sève. La femme quitte son mari et le laisse complètement désarmé. Par des sons, des éclairages, des timbres de voix, on saisit que le monde familier autour de lui devient soudain irréel. Climat très réussi, qui fait penser aux peintures d'Edward Hopper, pour un récit de rupture banale - ici sublimée par le talent du metteur en scène et des acteurs.

V. B.

théâtre

Parlez-moi d'amour, d'après Raymond Carver

Mise en scène
Jacques Lassalle,
tournée en préparation

Bâle sous le soleil de van Gogh

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne de l'Art

*Vincent van Gogh.
Entre terre et ciel :
les paysages,*
au Kunstmuseum de
Bâle, jusqu'au
27 septembre 2009

Bien qu'important dans l'œuvre de van Gogh, le thème du paysage est abordé pour la première fois par le Kunstmuseum de Bâle. Il l'est dès les débuts de l'artiste dans sa Hollande natale, tout autant qu'à Paris, Arles et Auvers au jour de sa disparition. Van Gogh aimait la nature, généreuse, rythmée par les saisons et les travaux des jours. Il l'aima embrassant de vastes horizons ou dans le détail de ses cyprès ondoyants, avec une fidélité indéfectible tout au long d'une trajectoire fulgurante, reconstituée pas à pas dans cette exposition.

Nuenen, décembre 1883 - novembre 1885

Les premières salles dédiées à la période hollandaise annoncent la tonalité. Van Gogh se place sous le signe du clair-obscur, ou plutôt de l'obscur qui l'emporte sur la lumière, durant ses premières années sous l'égide de Rembrandt. Le maître lui enseigne l'abréviation et l'importance d'une matière riche, au service d'une expressivité souveraine. L'École de La Haye marque aussi de son empreinte et de sa tradition le choix de ses sujets qui privilégient tours d'églises, canaux et paysages. Dans ses représentations du plat pays du Brabant, van Gogh réalise cette osmose de l'homme et de la nature, intrinsèque de l'œuvre de Millet, cet aîné chez qui il puise son

inspiration. Il gardera de cette période la faveur d'un contenu mystico-biblique, qui confèrera à ses paysages une dimension symbolique.

Paris, février 1886 - février 1888

A Paris, sa palette s'illumine. « Je vois plus de couleurs qu'auparavant... L'air de France éclaircit les idées. » Ses vues de jardins sur la butte Montmartre et celles du pont de Clichy, peintes pendant l'été 1887, embrassent la clarté des bleus qu'une touche vibrante enflamme. Installé à Paris, rue Lepic, en février 1886, l'artiste découvre Signac, Gauguin et Pissarro. La lumière, ce sont les impressionnistes et les néo-impressionnistes qui la lui enseignent, de même que ces derniers le confortent dans la voie du paysage. A Neunen, il peignait des paysans ; Paris, la cité industrielle, lui ouvre les portes de la nature. « Je me sens moi-même davantage... J'ai peint une série d'études de couleur, simplement des fleurs, coquelicots rouges, bleuets (...) essayant de rendre des couleurs intenses, et non une harmonie en gris. J'ai fait aussi une douzaine de paysages franchement verts ou franchement bleus. »

Le peintre sombre du borinage découvre la modernité de la touche divisée et de l'aplat coloré. *La pêche au printemps*,

pont de Clichy, présenté à Bâle, s'inspire d'ailleurs d'un tableau de Monet, similaire par le sujet. Le ciel s'y découvre de la même manière, au travers de l'exubérance des frondaisons. *La Fête du 14 juillet 1886* pourrait lui aussi avoir été dicté par Monet, tant van Gogh semble se mesurer à cette autre célébration, celle du 30 juin 1878 (*La rue Montorgueil, à Paris, fête du 30 juin 1878*), exécutée par le peintre de Giverny huit ans plus tôt. L'influence n'est pas sans rappeler que son frère Théo, qui travaillait chez un marchand de tableaux, vendait des peintures de Monet.

Le bienveillant Signac, avec lequel il peint en 1887, irradie ses années parisiennes. *Le Restaurant de la Sirène à Asnières* de 1887, exposé à Bâle, montre cependant sa difficile obédience au néo-impersonnisme. Plutôt que de décomposer la couleur, Vincent juxtapose les touches rectilignes qui changent d'orientation selon les plans. A sa désinvolture à l'égard du divisionnisme, on doit une vision profondément renouvelée, originale et vibrante du néo-impersonnisme. Avec une certaine singularité, il octroie à l'esthétique prônée par Signac un dynamisme qui en est absent. Son agitation intérieure l'emporte sur le contexte artistique parisien.

Et son besoin de retrouver le vrai paysage de la nature le portera bientôt vers le Midi. Il reste que Paris, « cette serre chaude d'idées », a été un intermède crucial pour le chantre et futur héros de la modernité.

Arles, février 1888 - mai 1889

Sa quête d'une lumière toujours plus généreuse intervient pour beaucoup dans son installation à Arles, en 1888. Arrivé en février, van Gogh y découvre pour-

tant des champs balayés par les vents et couverts de neige. Outre une peinture exécutée en mars, la sélection bâloise privilégie la vision printanière de vergers, d'abricotiers et d'iris en fleurs. « Une petite ville entourée d'une campagne entièrement fleurie de jaune et de violet, écrit-il à son frère Théo, tu sais ce serait joliment un rêve japonais. » Le peintre se réfère aux estampes japonaises qu'il avait découvertes, collectionnées et copiées à Paris. Van Gogh voyait le paysage arlésien au travers du filtre de ces estampes.

Les toiles nombreuses dédiées aux champs de blé et plus précisément les huit de la série dite des moissons révèlent cette appétence à l'illumination. Les blés murs envahissent la composition au-delà d'un ciel aminci. Le paysage s'embrase sous un ciel parfois jauni, comme dans *Les Moissonneurs*.

De ses peintures se dégage aussi l'idée d'une nature de laquelle l'homme n'est jamais absent. Van Gogh élit en effet plus volontiers un paysage recomposé par l'homme, qu'il s'agisse de jardins ou de champs cultivés. Quant à sa peinture, elle y évolue dans le sens de la lumière

« Moisson en Provence », juin 1888



ou plutôt d'une couleur imprégnée de lumière. Le dessin disparaît sous une matière généreuse.

Les relations conflictuelles avec Gauguin, qui séjourne brièvement à Arles en octobre 1888, ajoutées à la détérioration de la santé mentale de celui qu'on surnommait « le fou roux » entachent la période arlésienne. Elles précipitent l'internement volontaire de Saint-Rémy. Le *Paysage sous un ciel mouvementé* de 1889, qui clôt le séjour arlésien et annonce la touche en vrilte de la période de Saint-Rémy, figure comme une sombre prémonition.

Saint-Rémy, mai 1889 - mai 1890

Les paysages d'Arles et de Saint-Rémy conjuguent les jaunes, les verts et les bleus éclatants. L'artiste renonce aux grands aplats dont Gauguin avait découvert l'intensité chromatique. Il leur préfère le dynamisme d'une touche serpentine, aussi expressive dans ses œuvres que l'est sa palette intense. Le chromatisme se lie à la facture pour exprimer les « terribles passions humaines ». Il convertit le thème en paysage intérieur, en se libérant de la fonction descriptive de la couleur au profit de sa valeur expressive.

On est troublé cependant par l'éclat de ses peintures solaires, aux pires heures de son existence, alors ponctuée de crises mentales. La nature y est innervée d'un incomparable élan vital. Dans une communion exaltée avec la nature, l'artiste y traduit pourtant son désarroi désespéré. Ses lettres expliquent le rôle de la couleur, véritable contrepoint de son malaise et de sa difficulté d'être.

« Plus je me fais laid, vieux, méchant, malade et pauvre, écrit-il à sa sœur Willemien, plus je veux me venger en faisant de la couleur brillante, bien arrangée, resplendissante. »

Auvers, l'étape ultime

La petite localité d'Auvers, située à une trentaine de kilomètres de Paris, met un point final au périple artistique du Hollandais. Le médecin Paul Gachet, également peintre amateur et collectionneur, accepte de le soigner. La famille sera un réconfort fécond pour le peintre.

Van Gogh y exécute près de 75 peintures en 70 jours. Il s'éprend sans doute de la fille du docteur Gachet, Margueritte, qu'il représente à son piano. Dans cette œuvre qui emprunte son format oblong aux estampes japonaises, van Gogh pare son égérie des verts tendres d'une nature printanière. Il voit la campagne quasi urbaine des abords de Paris, à travers le spectre lumineux du ciel méditerranéen. La vivacité des jaunes de chrome compose avec les bleus plus froids. La luminosité ne l'a pas quitté. « Cela m'a fait du bien d'aller dans le Midi pour mieux voir le Nord. »

« J'aime encore beaucoup l'art et la vie, écrit-il à son frère », sans que son inquiétude liée à son état de santé, à sa solitude et à sa dépendance financière à l'égard de son frère ne s'amointrisse. Son tourment eut raison de lui le 29 juillet 1890. Van Gogh renonce à la vie en se tirant une balle dans l'abdomen, au milieu d'un champ de blés, après avoir peint un ultime paysage, précisément.

G. N.

France, mon beau souci

Sacha Guitry

● ● ● Gérard Joulé, *Epalinges*

Voici un livre sur Guitry qui aurait pu être écrit par le Maître en personne, tant il est gai, causant, alerte, français, parisien. Un livre dense et bref est une bénédiction du Bon Dieu. Bernard Leconte, son auteur, est justement l'un de ses enfants. Il a l'air de sortir d'un bénitier pétillant de bulles de champagne.¹

Il y a des auteurs dont on ne parle bien qu'en amoureux. Sacha Guitry est de ceux-là. Le dernier en date de ses champions à rompre une lance en sa faveur est à la fois un canard sauvage et un enfant du Bon Dieu. Car c'est une erreur de penser que les canards sauvages ne sont pas des enfants du Bon Dieu. Ils sont ses préférés.

Sacha Guitry est un peu notre Oscar Wilde à nous, un Oscar Wilde, moins l'inversion, moins trouble et moins excentrique par conséquent que l'Anglais, car il n'a pas eu à en découdre avec sa classe, son milieu, sa patrie. Au contraire, il en a été le porte-parole et l'incarnation. Il est né en un temps où les mœurs s'appelaient des manières et le comportement une tenue. Il avait le chic et

l'élégance. Il avait l'onction d'un homme d'Eglise et la politesse d'un homme de cour. Le personnage de Talleyrand lui allait sur mesure. A force de jouer Louis XIV, il avait fini par devenir le Roi Soleil. Même dans l'intimité, il restait un personnage. Il était né personnage. Sans doute eut-il une mère, mais il n'en parle pas. Il est essentiellement le fils de son père dont il a fait un portrait d'hédoniste étincelant dans *Mon Père avait raison*, ce qui est presque une tautologie, car les pères ont toujours raison.

Guitry n'est pas Molière. Il n'a écrit ni le *Misanthrope* ni *Tartuffe* ni *Don Juan*. Il n'avait pas assez de méchanceté ou d'amertume en lui pour cela. Les temps ne s'y prêtaient peut-être pas non plus. Que voulez-vous ? Le bonheur a ses limites et ignore la métaphysique. La France et la Femme l'occupaient assez. On dirait qu'il n'a jamais croisé de Célimène sur son chemin. Il ne lui aurait sans doute pas proposé de fuir le monde et d'aller s'enterrer avec lui dans un désert. Car le tête-à-tête amoureux un peu trop prolongé finit par devenir ennuyeux.

Ce n'est pas non plus Voltaire. Dieu n'est pas son ennemi personnel, puisque pour lui, comme pour Péguy, le Bon Dieu, c'est encore un peu le roi de France. Un roi qu'il aurait pu fort bien jouer au demeurant. Oui, il fut un temps, pleurez mes yeux, où le Bon Dieu était un homme de chez

Bernard Leconte,
La France de Sacha Guitry, Xenia, Vevey 2009, 124 p.

1 • Signalons aux Editions Xenia, dans la même collection, **Alain Paucard**, *La France de Michel Audiard*, Vevey 2007, 148 p., livre tout à fait délicieux dont nous aurions bien aimé parler aussi.

nous, qu'on invitait à sa table, et dont ce même Péguy nous disait qu'il n'était pas bégueule pour deux sous.

Je doute en Dieu

Du Bon Dieu, voici justement ce que Guitry nous dit par le truchement de son biographe : « Quant à moi, je doute en Dieu. » Mais il ajoute : « Nier Dieu, c'est croire en soi, comme crédulité, je n'en vois pas de pire. Nier Dieu, c'est se priver de l'unique intérêt que peut avoir la mort. La moindre apparition sera la bienvenue. » On s'étonne qu'une telle pensée ne soit pas venue à l'esprit d'un Gide ou d'un Valéry. Prenaient-ils Dieu trop au sérieux pour se permettre de faire de l'esprit avec lui ? Ou au contraire prenaient-ils leur propre esprit pour un absolu ? Toujours est-il qu'en disciple conscient ou non de Montaigne, Guitry a l'air de nous dire : il y a cette vie d'ici-bas où Dieu intervient peu et il y a la mort ; alors il sera temps de songer aux choses sérieuses.

Marguerite Moreno et
Sacha Guitry,
dans « Le roman d'un
tricheur », 1936



De toute façon il n'aime pas les athées, qui sont presque toujours des esprits forts et antipoétiques, et que ne pas aimer Dieu cela revient à ne pas aimer la France. Il n'aime pas davantage les bigots quand ils manquent de charité, et il détesterait plus encore s'il vivait parmi nous ceux qui ne sont ni croyants ni athées ni bigots ni rien du tout, rien dans cette vie et rien dans l'autre. Et il aime par-dessus tout le travail. Or, de toute évidence, l'éternité ne sera ni une maison de repos ni le genre de sanatorium pour lequel Thomas Mann et ses personnages semblent avoir tant de goût. Guitry était encore du temps des *Fables* de La Fontaine et des *Contes* de Perrault. Le jour où le Français cessa de s'adresser au Bon Dieu comme Péguy le faisait encore, Dieu devint la propriété des professeurs, des cuistres et des philosophes que Pascal avait tellement en horreur. Et ce dieu-là, il peut bien mourir. Nous ne le regretterons pas.

Quand on songe à Guitry, les mots qui viennent aussitôt sont Paris, France, esprit, grands hommes et petites femmes. Je ne dis petites que par antithèse, car Guitry sait mieux que personne la place que ces drôles d'animaux (phrase de Molière) occupent dans nos vies et dans nos cœurs. La petite femme de Guitry est presque toujours une grande amoureuse, une grande comédienne dotée d'autant d'esprit de répartie que ses partenaires masculins. Car tout dans la vie et dans l'art de Guitry est affaire de répliques et de mots qui font mouche. Et alors on se rappelle que les Français furent jadis un peuple de duellistes.

La France, une amoureuse

Guitry est presque à lui seul toute l'Histoire de France. Dans son théâtre et dans ses films, il en a incarné presque tous les personnages : Louis XI, François I^{er}, Louis XIV, Talleyrand, Napoléon, Pasteur. Il a interprété toutes nos gloires. Il a même été accusé d'être un mauvais Français, parce qu'il était resté à Paris sous l'Occupation au lieu de partir à Londres et qu'il avait continué de faire des films et des pièces pour donner du travail à ses comédiens et du plaisir et du rêve aux Parisiens. Il a donc fait quarante jours de prison pour crime d'antipatriotisme, ce qui est interminable quand on ne sait pas si ces quarante jours ne deviendront pas quatre cents ou quatre mille. Il fallait cette tache d'ombre, d'ingratitude et de calomnie sur cette existence si glorieuse, si fastueuse et apparemment si heureuse. Cinq femmes légitimes, c'est presque autant que celles du roi Salomon. Quatre jolies femmes et une belle femme. (Ma préférence va aux jolies.)

Voici en tout cas un oiseau, comme dirait Jean Cocteau, qui n'a jamais cessé de chanter dans son arbre généalogique et qui ne s'est pas déformé le bec ou le gosier à apprendre des langues étrangères. Toute son œuvre est une brûlante déclaration d'amour à la France et à son histoire, ainsi qu'à la femme et à son théâtre.

Pas de France sans histoire et pas de femmes sans théâtre. Les héroïnes de Sacha Guitry mentent comme elles respirent, mais elles respirent l'amour, a dit quelqu'un. Ce qui est très beau et très juste. Il n'y a, à ma connaissance, que les héroïnes de Shakespeare qui respirent l'amour et disent la vérité. Mais dire la vérité, c'est toujours un peu froid, un peu court, un peu dur. L'esprit ne trouve rien à y rajouter. On n'enjolive pas la

vérité. L'esprit n'est à l'aise que dans l'invention et le mensonge qui est une seconde invention. Et il y a dans le mensonge quelque chose qu'on associe à la femme, qui lui va si bien. C'est comme une seconde toilette. Une femme qui ne mentirait pas ne serait pas tout à fait une femme, du moins pour une certaine race d'hommes.

France, femmes, théâtre, histoire, amour, voilà les cinq mots qui définissent et résument Sacha Guitry. La France est une personne, avait dit Michelet. Guitry va un peu plus loin. Pour lui la France est une amoureuse, une femme dont on tombe amoureux. Et puis, pour couronner le tout, il y a l'esprit. L'esprit qui en donne même à ceux qui n'en ont pas. L'esprit sans lequel l'intelligence serait une chose pédante et froide.

Tout un théâtre !

Jean Giraudoux disait que l'on ne connaît pas le bonheur du théâtre si l'on n'a pas aimé Sacha Guitry. Il fut l'un des personnages les plus extraordinaires de son temps. Qui ne se souvient des inflexions de sa voix, de ses exclamations enchantées, de la gaieté de ses répliques, de son style souple, rapide, de ses phrases déliées, envolées et reprises qui échappent à la pesanteur. Parfois il semblait se retirer du jeu et regarder de loin ses créatures fatales et délicieuses, mais il ne s'abandonnait pas longtemps à la mélancolie et au désenchantement : au dernier acte, il se reprenait d'un mouvement brusque et un mot d'esprit guérissait sa blessure. Il avait toujours l'air d'improviser.

En ce temps-là, qui n'est pourtant pas si lointain, le mari, l'amant, la femme étaient des essences qu'on croyait éternelles, des rôles distribués une fois pour toutes au commencement du monde. Il

y avait une essence de mari, comme il y avait une essence d'amant ou de coquette de toute éternité. On naissait Alceste ou Philinte, Célimène, Cléanthe ou Arsinoé, et tout était dit. On restait fidèle à son personnage.

Si le théâtre a pour objet d'intéresser en amusant, de faire rire en enseignant la vie, de faire réfléchir en montrant les travers et les ridicules, cela sans discours, sans tirades, sans pathos, par le simple jeu des répliques et le caractère des personnages avec leur vérité, alors Sacha Guitry fut sans doute le premier auteur dramatique de sa génération.

Mais tout cela ne serait rien sans le ton, le tour, l'aspect que Guitry donne aux dialogues, comme aux situations, et qui font l'originalité et l'agrément de ses pièces. Il avait aussi ce mérite et cette sagesse de ne jamais sacrifier à l'actualité, de ne jamais trop s'occuper de la chose publique, ni de ces questions sérieuses dont on nous rebat les oreilles. Son théâtre n'est qu'une suite de scènes et de tableaux mais qui sont la vie même. Cela suppose un certain vocabulaire de la part des personnages et, plus qu'un vocabulaire, une syntaxe. Bref, il faut savoir parler.

Ce don, le Français semblait l'avoir reçu à sa naissance et porté à sa perfection, quand tout à coup le déluge est arrivé. L'Anglais, peuple froid, distant, cérémonieux, qui fuit le contact, a inventé l'humour, moyen détourné de dire aux gens qu'on n'est pas de leur milieu et de les tuer à distance en conservant ses gants. L'esprit français est le contraire de l'humour anglais. Il recherche le contact, comme un escrimeur ou un amoureux. On fait la cour à une femme avec de l'esprit. On la glace avec de l'humour. L'esprit rapproche, l'humour éloigne. Je parle évidemment d'un temps où l'amour était encore une conversation et la conversation un art.

Sacha Guitry n'est pas enterré au Panthéon, ce frigidaire où la République laïque case ses grands hommes. Il y eût pris froid et s'y fût ennuyé des petites femmes et des dames aux camélias qui couchent au cimetière Montmartre en attendant le clairon de l'ange de la Résurrection.

G. J.

N Notre-Dame de la Route
1752 Villars-sur-Glâne
www.ndroute.ch

10-19 juillet

La retraite qui prend son temps
Retraite individuellement guidée
avec Bruno Fuglistaller s.j.

11-18 juillet

Retraite itinérante
avec Beat Altenbach s.j.,
et Georges Lugon, chef de course

14 août-13 septembre

Exercices spirituels de 30 jours
selon St Ignace
avec Bruno Fuglistaller s.j.

23-28 août

Les symboles
Session biblique
avec Jean-Bernard Livio s.j.,
et l'Abbé Maurice Queloz

Informations et inscriptions :

☎ ++41 26 409 75 00
www.ndroute.ch

La tentation de l'athéisme

Ce titre fait évidemment référence à ce qui est *la* tentation par excellence et donne le ton à un fort volume consacré à l'athéisme et à l'irréligion, avant tout dans le monde moderne, du XVIII^e siècle à nos jours. Spécialiste du marxisme, le Père Cottier l'est évidemment aussi de Feuerbach, qui précède Marx, et de Ernst Bloch qui lui succède, ce dernier avec des accents résolument centrés sur l'espérance millénariste et révolutionnaire. Une partie du livre est donc une reprise de travaux antérieurs.

Par certains aspects, l'auteur rejoint le Père de Lubac et son fameux *Drame de l'humanisme athée*, à la fois exaltation de l'Homme et perte du sens de la personne humaine : autant d'insistances que sous-tendent des études historiques, jamais érudites au point de fatiguer le lecteur, mais lourdes d'un enseignement philosophique et spirituel. Je voudrais retenir cette démonstration lumineuse selon laquelle le glissement de la foi vers une exaltation de la vie morale a contribué, à partir de Kant et de Rousseau, à faire de la conscience morale le lieu même du divin, non seulement dans l'homme mais de l'homme. Donc une source de la divinisation progressive de l'homme.

Je voudrais par ailleurs retenir une distinction capitale qui est celle de la *foi* et de la *religion*. Si la foi (chrétienne) est l'adhésion à la Révélation, donc à ce qui vient de Dieu, le refus de croire en Dieu et plus spécifiquement en la Personne de Dieu est proprement l'athéisme. En revanche, la religion pouvant être considérée comme l'ensemble des compor-

tements humains face à l'absolu, l'athéisme peut parfaitement consister à chercher dans l'homme des « valeurs » qu'il considère comme des absolus ou à s'ériger lui-même en absolu. Ce sont ces variantes qu'étudie le Père Cottier, notamment dans un chapitre terminal, véritable synthèse à partir de laquelle chaque lecteur a loisir de revenir sur les détails historiques, spéculatifs et doctrinaux qui sollicitent le plus son attention.

L'auteur souligne avec force que si l'athéisme relatif à la foi, donc à Dieu, se distingue des propositions d'un humanisme « religieux » mais purement humain, il y a pourtant une corrélation entre le fait - avant tout chrétien - de la croyance en un Dieu personnel et la reconnaissance de la « personne » au creux de la réalité de l'homme. Un humanisme qui se réclame de l'athéisme est le fait d'un homme entièrement suffisant à lui-même, replié sur une richesse aliénée qu'il est appelé à reconquérir (Feuerbach), sur un accomplissement social dont le privent des forces historiques aliénantes (Marx), sur une vérité dont le tient éloigné un mensonge originaire (Nietzsche). Cet humanisme n'est pas celui de la « personne », qui tire sa dignité de son Créateur et qui reconnaît l'humilité de sa condition de créature.

Si l'athéisme peut être purificateur à l'égard d'images de Dieu délibérément viciées, « on ne peut parler de purification que lorsque nos modes de penser, de formuler, d'agir sont éprouvés au feu de la Transcendance ».

Philibert Secretan

Cardinal Georges-Marie Cottier,
Vous serez comme des dieux
Parole et Silence,
Paris 2008, 418 p.

■ Année Calvin

Vincent Schmid

Michel Servet

Du bûcher à la liberté de conscience

Editions de Paris, Paris 2008, 176 p.

Le supplice de Michel Servet, brûlé à Champel le 26 octobre 1553, entache encore sérieusement l'image de Calvin. Si les réformateurs ont rompu avec l'Eglise officielle en Occident (le catholicisme), ils n'ont pas accepté qu'à leur tour des « théologiens » entraînent dans leur sillage des adeptes de leurs croyances.

A l'origine du conflit, deux écrits : le *De Trinitatis Erroribus*, où Servet dénie au Christ la qualité de fils éternel de Dieu (en revanche il croit qu'il est chemin vers Dieu), et le *Christianismi Restitutio*, où il s'oppose à *L'Institution de la religion chrétienne* de Calvin. Ce n'est pas encore l'époque où la liberté de pensée est admise, même si certains humanistes, tels Erasme, le souhaitaient.

Vincent Schmid situe le contexte culturel dans lequel Servet a grandi, l'Espagne, où les communautés islamique et juive sont alors encore bien présentes et professent la croyance en un Dieu unique. Ce n'est sans doute pas étranger à l'interrogation de Servet sur le Dieu Trinitaire et ferait déjà de cet homme un précurseur du dialogue interreligieux.

Le récit que fait V. Schmid de la polémique suscitée par Servet, des réactions de Calvin et d'autres contemporains, du procès sont très bien exposés. Par delà l'opposition entre Calvin et Servet, il y avait toute la réflexion sur la liberté religieuse qui n'était pas encore admise puisque des tribunaux civils ou ecclésiastiques (Inquisition) condamnaient très facilement au bûcher. Or la liberté de pensée inclut le droit à l'erreur ! Castellion prônait la séparation de l'Eglise et de l'Etat et la liberté religieuse, mais excluait l'athéisme. Un peu plus tard, Bayle milita pour la liberté absolue de conscience, la tolérance étant la garante de la paix entre les factions différentes et à l'intérieur de l'Etat.

La réflexion finale est de constater qu'il n'y a pas un moule unique du christianisme primitif. Alors pourquoi ne pas admettre que la question que le Christ posait à ses disciples, « et vous, qui dites-vous que je suis ? », est encore adressée à chacun de nous et que la réponse est celle du balbutiement de

notre foi, toujours en recherche de vérité, et la vérité se laisse-t-elle enfermer dans une définition exclusive ? L'intégrisme et l'intolérance ne sont alors pas bien loin ! Livre qui mérite notre intérêt.

Françoise Giraud

Christopher L. Elwood

Illustrations de Mix & Remix

Calvin sans trop se fatiguer

Labor et Fides, Genève 2008, 178 p.

Ce livre, écrit par un professeur en histoire de la théologie au Presbyterian Theological Seminary de Louisville aux Etats-Unis, est paru en 2002. Labor et Fides nous en donne la traduction, avec en prime les dessins de Mix & Remix. Cela a sans doute à voir avec le 500^e anniversaire de la naissance de Calvin que nous célébrons cette année à Genève.

Comme le titre l'indique, l'abord est relativement aisé, une première partie biographique bien enlevée où figure l'essentiel de l'itinéraire de Calvin, depuis son enfance et sa jeunesse en France à son établissement, en deux temps, à Genève. Puis l'auteur fait un résumé de la théologie du réformateur en suivant les chapitres de *L'Institution chrétienne*. C'est déjà un peu plus ardu comme lecture et mériterait quelques développements. Cependant les illustrations du dessinateur de presse Mix & Remix jouent un peu ce rôle de mettre en dessins ou formules lapidaires choc des attitudes de Calvin et ses idées, soit pour éclairer les formules obscures, soit pour introduire un esprit critique. Il est tout de même amusant que l'éditeur ait choisi ce procédé alors que Calvin était violemment opposé aux images. Qu'en penserait le sérieux réformateur ?

Puis l'auteur évoque les controverses suscitées à l'époque et parle de l'affaire Servet. Si l'Inquisition romaine a été par trop expéditive, le calvinisme ne le fut pas moins, même l'excommunication existait puisqu'un fidèle pouvait être privé de sainte cène.

Enfin, la dernière partie montre l'évolution du calvinisme jusqu'à nos jours. On découvre que la théorie de la prédestination fut plus développée par les successeurs de Calvin que par Calvin lui-même, et si l'Eglise doit sans cesse être réformée, la pensée le fut aussi et donna naissance à de multiples interprétations plus ou moins « orthodoxes ».

C'est un livre intéressant à lire. S'il ne satisfait pas la curiosité du lecteur, il le mettra en appétit pour la lecture d'ouvrages plus savants qui ne manquent pas d'être publiés cette année.

Françoise Giraud

Pierre Janton

Jean Calvin

Ministre de la Parole 1509-1564

Cerf, Paris 2008, 386 p.

Il s'agit d'une biographie où Pierre Janton a pris le parti de donner au maximum la parole à Calvin ou à ses proches. En effet, plus de la moitié de l'ouvrage sont des extraits de lettres, des citations diverses, reliées par les propos de l'auteur qui nous guide dans cette vie extrêmement active et de pérégrination du théologien réformateur. Ainsi Calvin nous relate peu à peu son évolution religieuse qui le mit en rupture avec l'Eglise catholique. Il nous montre ses combats intérieurs : discerner sa véritable vocation. Son inclination personnelle le poussait à chercher une vie en retrait et vouée à l'étude, alors qu'on l'appelait à une vie publique et à des charges multiples.

Où Dieu l'appelait-il ? Bien que rappelé à Genève, il dut se faire violence pour y retourner et n'eut pas la vie facile. Il fallait se faire entendre des autorités locales sous l'influence des Bernois, des Zwingliens. Il ne réussit pas vraiment à faire régner la discipline, ni à communiquer la ferveur religieuse. De Genève, il tenta de se faire entendre des luthériens, essaya le dialogue avec des autorités catholiques romaines, soutint les protestants de France et le parti du roi de Navarre. De santé extrêmement fragile, il n'hésitait pas à décrire très en détail tout ce dont il souffrait !

Ce livre est malgré tout difficile d'accès, car donner la parole à Calvin et à ses contemporains en gardant des tournures de phrases et idiomes que nous n'utilisons plus rend la lecture ardue et peut créer un certain découragement. Dommage, transcrit en langage actuel il serait assez passionnant.

Françoise Giraud

Spiritualité

Fabrice Midal

Risquer la liberté

Vivre dans un monde sans repères

Seuil, Paris 2009, 238 p.

Se risquer à être libre est « un chemin qui s'invente dans le risque propre à chacun... Un chemin réel pour l'homme qui refuse de renoncer. Qui ne veut pas d'une vie écrite d'avance. Qui veut garder l'envie de l'espace du ciel. Qui veut garder l'aspiration à l'amour le plus haut. Qui veut garder les yeux ouverts et la tête droite. »

Le monde actuel semble avoir perdu ses repères. Nous sommes invités à retrouver et à construire les nôtres, non dans la servilité aux grandes théories ou aux idées toutes faites, mais en collant au réel. « Nous n'avons pas besoin de nouveaux manuels de comportement. Il nous faut apprendre à habiter enfin la terre de notre expérience. »

Fabrice Midal (philosophe chargé de cours à l'Université Paris-VIII) s'appuie sur des philosophes comme Nietzsche, sur des poètes comme Rilke et Allen Ginsberg ou sur des artistes comme Cézanne pour défendre une spiritualité, c'est-à-dire « tout ce qui nous aide à être vraiment humain », qu'il partage avec les enseignements bouddhistes de Chögyam Trungpa. La méditation, la poésie et l'art mènent aux chemins inconnus de la liberté, où l'on se risque à être soi-même et à s'abandonner à l'espace vibrant qu'est l'amour, loin de toute morale répressive et culpabilisante.

Par la justesse de son raisonnement, ce livre propose un art de vivre, accessible à tous, pour notre monde en crise : un souffle vivifiant chasse nos passivités et réhabilite nos enracinements.

Marie-Thérèse Bouchardy

Nicolas Go

Les printemps du silence

Buchet Chastel, Paris 2008, 190 p.

Etes-vous *sigophile* ? Dans notre monde chargé de bruits, de vacarme et d'agitation, nombreux sont ceux qui le sont. Vous avez deviné ? Il s'agit des amoureux ou des amis du silence ! Que l'on soit sage, musicien, poète ou philosophe, le silence, expérience ou épreuve, prend des teintes différentes.

Au-delà d'une absence de son, il nous ouvre à une dimension profonde pour découvrir le réel, dans la joie et l'amour. De la méditation silencieuse du philosophe à la méditation « silencieuse » du sage, le « raisonnement critique et méthodique bascule dans la vacuité d'un recueillement sans objet ». C'est dire que les chemins du silence sont difficiles. C'est tout un territoire que cet auteur explore en interrogeant son expérience, à l'épreuve de la philosophie. Les printemps du silence s'ouvrent sur la création et ne s'éloignent pas de l'action. Il les féconde. Une réflexion intéressante.

Marie-Thérèse Bouchardy

Frère Emmanuel

Un amour méconnu

Au-delà des représentations spontanées de Dieu
Bayard, Paris 2008, 250 p.

Grâce à de multiples accompagnements spirituels, notamment de jeunes, Frère Emmanuel, de Taizé, nous aide à constater que la puissance des représentations mentales, associées à l'image que l'on se fait sur Dieu, influence nos convictions et l'évolution de notre vie intérieure. Peurs, jugements hâtifs, sentiment de culpabilité, indifférence, autant d'obstacles qui déroutent et conduisent parfois à un désintérêt profond de la vie spirituelle.

Avec une attention toute particulière à mettre en relation les apports spécifiques de la psychologie et de la révélation chrétienne, l'auteur invite le lecteur à ne pas demeurer dans des schémas étroits de conditionnement face à l'amour divin. Il propose un renouvellement du regard sur cet amour méconnu, précisément parce que mal connu, souvent défiguré. Ainsi, au fil des pages, se dévoilent peu à peu les solides fondements que sont, entre autres, le respect, le désir d'aimer et d'être aimé, l'estime de soi, le regard bienveillant, la liberté intérieure et personnelle. Sur ces données et ces acquis, reposent la confiance en la réalisation d'une réciprocité de l'amour divin et de l'amour humain, dont la mystique chrétienne fait le cœur et le sommet de toute quête spirituelle.

Cette approche, très détaillée, laisse toutefois à désirer dans la mesure même où une argumentation technique, parfois trop développée, alourdit tel ou tel chapitre. Il est

vrai que parler adéquatement de Dieu restera toujours au-delà de nos moyens. A propos de ce défi, les pages de l'épilogue sont certainement à lire et à relire.

Gaëtane Walckiers

■ Ethique

Jean-Michel Bonvin et Nicolas Farvaque *Amartya Sen*

Une politique de la liberté
Michalon, Paris 2008, 122 p.

Livre dense, dans sa typographie comme dans son contenu, bien ciblé sur une question essentielle pour l'économie et ceux qui s'en servent : quelle finalité ? La relecture minutieuse de la philosophie politique implicite des écrits du Nobel d'économie (1998) Amartya Sen conduit les deux universitaires à développer la notion de « capabilité », véritable ressort du développement humain. La « capabilité » est la liberté réelle, avec sa responsabilité individuelle dans son environnement culturel. Mais dans l'esprit d'Amartya Sen, la liberté concrète n'est pas celle de l'individu abstrait, forgé par la tradition libérale. Elle désigne la possibilité d'intervenir dans le débat politique et de l'influencer ; elle suppose des pratiques collectives qui visent moins l'assistance que la négociation. C'est dire combien cette liberté a partie liée avec une démocratie pluraliste qui n'a pas peur des compromis. Est exemplaire le traitement des « obligations imparfaites » qui astreignent les témoins d'une situation de détresse ou d'un acte de violence à prêter la main aux secours.

Le lecteur est conduit pas à pas au seuil d'une éthique éloignée autant de l'utilitarisme qui domine encore la pensée économique contemporaine, que d'une déontologie raplatie sur l'application des règles où se complait la morale des affaires. Il s'agit plutôt d'un « conséquentialisme » qui prendrait pour critère du développement les conditions d'une vie humaine véritable, qui fait de l'être humain un « animal politique » comme aurait dit Aristote. Cela implique une attitude morale postulant que les décisions doivent être prises au plus près de celui qui aura à les mettre en œuvre. Jean-Michel Bonvin et Nicolas Farvaque font ici un travail minutieux et d'immense enjeu.

Etienne Perrot

Académie d'éducation et d'études sociales, *L'homme et la nature*. François-Xavier de Guibert, Paris 2009, 218 p.

Aumonier Eric, *Semez l'Évangile*. Parole et Silence, Paris 2009, 142 p.

Berten Ignace, *Enterrée, la doctrine sociale ?* Lumen Vitae, Bruxelles 2009, 136 p.

Bormans Maurice, *Prophètes du dialogue islamo-chrétien*. Louis Massignon, Jean-Mohamed Abd-el-Jalil, Louis Gardet, Georges C. Anawati. Cerf, Paris 2009, 258 p.

Camara Helder, *L'Évangile avec Dom Helder*. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 206 p.

Camara Helder, *Mille raisons pour vivre*. Méditations. Desclée de Brouwer, Paris 2009, 128 p.

*****Col.**, *La nouvelle Suisse religieuse*. Risques et chances de sa diversité. Labor et Fides, Genève 2009, 414 p. [42145]

*****Col.**, *Les hymnes du Nouveau Testament et leurs fonctions*. Cerf, Paris 2009, 494 p. [42134]

Cornu Daniel, *Journalisme et vérité*. L'éthique de l'information au défi du changement médiatique. Labor et Fides, Genève 2009, 488 p.

Fred Robert, *Terre*. Slatkine, Genève 2009, 134 p.

Gardon Thérèse, *Ces crises qui nous font naître*. Jonas, Mefibosheth, Elie et les filles de Tselofhad. Labor et Fides, Genève 2009, 194 p.

Hurtado Larry W., *Le Seigneur Jésus-Christ*. La dévotion envers Jésus aux premiers temps du christianisme. Cerf, Paris 2009, 784 p.

Jeammet Nicole, *Le célibat pour Dieu*. Une autre manière de créer des liens. Regard psychanalytique. Cerf, Paris 2009, 268 p.

Keryell Jacques, *Aff Osseirane*. Un chemin de vie. Cerf, Paris 2009, 154 p.

Lassus Alain-Marie de, *Les vertus théologiques*. Foi - Espérance - Charité. Parole et Silence, Paris 2009, 168 p.

Leplay Michel, *La foi que j'aime le mieux*. Une histoire de la « petite espérance ». Salvator, Paris 2009, 188 p.

Longet René, *De la consommation à la consommation*. Les coûts cachés du quotidien. Jouvence, Bernex-Genève 2009, 190 p.

Marmion Columba, *Correspondance 1881-1923*. François-Xavier de Guibert, Paris 2009, 1362 p.

Marthaler Claude, *Entre selle et terre*. Olizane, Genève 2009, 318 p.

Mulla-Zadé Paul-Mehmet, *Deux frères en conversion*. Du Coran à Jésus. Correspondance 1927-1957. Cerf, Paris 2009, 334 p.

Peyrous Bernard, *Belles histoires d'humour de nos ancêtres*. Éloge du bonheur de vivre. L'Emmanuel, Paris 2009, 136 p.

Serres Michel, *Ecrivains, savants et philosophes font le tour du monde*. Le Pommier, Paris 2009, 152 p.

Serres Michel, *Récits d'Humanisme*. Le Pommier, Paris 2009, 224 p.

Teilhard de Chardin Pierre, *Correspondance, précédée de « Souvenirs de Pierre Teilhard » par Pierre Leroy s.j., « Souvenirs de Lucile Swan » par Mary Wood Gilbert, et suivie de « Teilhard et le féminin » par Thomas M. King, « Postface » par Gustave Martelet s.j.* Lessius, Bruxelles 2009, 446 p.

Tenace Michelina, *Servir la sagesse*. Les supérieurs dans la vie religieuse. Lessius, Bruxelles 2009, 144 p.

Timbal Nicole, *Teilhard de Chardin au feu de l'amitié*. Béatitudes, Nouan-le-Fuzelier 2009, 320 p.

XXX, *Le livre secret des cathares*. Interrogatio Ioannis. Beauchesne, Paris 2009, 262 p. [42133]

Virus

Je savais pourtant qu'il courait. Je savais qu'il n'y a pas d'immunité. J'aurais dû mieux me protéger. J'aurais dû... Trop tard ! Je l'ai attrapé. Les symptômes ne trompent pas. C'est lui, je le reconnais. Si perfide qu'il s'insinue partout. Se répandant comme une traînée de poudre. Et personne n'arrive à l'éradiquer. Depuis que le monde est monde, il galope à travers l'humanité, passant d'une génération à l'autre, distillant son poison, nous tuant tous à petit feu... Je tremble.

Ce n'est pas la première fois qu'il m'infecte. La contamination initiale a eu lieu quand j'avais 10 ans, par la faute d'une pile de vieux Reader's Digest que m'avait donnés mon oncle, pour lire pendant les vacances. Le virus se cachait dedans. Plus précisément dans un article concernant le laboratoire de Los Alamos, où les Américains faisaient des expériences nucléaires. Un chercheur avait été blessé aux mains lors d'une manipulation hasardeuse. Ses bras s'étaient mis à enfler et à se craqueler comme des saucissons trop cuits. Les médecins les avaient enfermés dans des

blocs de glace mais le mal avait continué de progresser, détruisant les chairs, et finalement le savant était mort dans d'horribles souffrances, complètement radioactif. Cette histoire m'avait tellement traumatisée que je n'osais plus sortir quand il pleuvait par peur que les gouttes soient radioactives et me trouent la peau. J'imaginai ! J'imaginai l'holocauste nucléaire. J'en rêvais la nuit. J'en ai rêvé pendant des années, bien au-delà de l'enfance. Et Tchernobyl n'a pas arrangé les choses.

Au fil du temps, d'autres variantes du virus ont fait leur apparition. La variante filiale, qui consiste à craindre constamment que maman meure. La variante conjugale, qui vous pousse à téléphoner à la police ou aux hôpitaux dès que votre conjoint a cinq minutes de retard. Et enfin, bien évidemment, la variante parentale - la plus pénible de toutes. Et la plus récurrente. Je l'attrapais à tout bout de champ. Il me suffisait de lire Paris-Match (le choc des photos), de regarder un film de guerre, d'ouvrir un bouquin de médecine pour que la contamination se fasse. J'imaginai ! La chute fatale. La maladie mortelle. L'explosion n u c l é a i r e - encore elle ! Le camion fou. Le désaxé

sexuel. L'attentat terroriste. Le tireur embusqué. Le pot de fleurs qui dégringole du sixième étage. Je me soignais comme je pouvais, essayant de me raisonner - ou de prier. « Confie-les à la Sainte Vierge », me disait maman. Je les confiais. Mais je tremblais quand même.

J'espérais que ça se calmerait quand les petits deviendraient grands. Pas du tout ! Le virus a continué ses ravages, avec même une nouvelle variante, grand-parentale celle-là. Résultat, j'ai de plus en plus peur qu'il leur arrive malheur. Je tremble dès qu'ils montent en voiture - ou à plus forte raison en avion. J'imagine l'accident. J'imagine que la grippe porcine les contamine. Et pourquoi pas ? Fabrice vient d'aller en Arizona pour son travail. Et s'il ramenait l'infection dans ses bagages ? J'ai la fièvre rien que d'y penser. Sur-tout la nuit, quand il n'y a rien d'autre à penser. Je me tourne et me retourne dans mon lit, et puis j'allume la télé pour me changer les idées.

Super ! Une émission sur l'astronomie. Ça raconte le voyage qu'accomplit notre système solaire autour de la galaxie. Un voyage semé de millions d'embûches - qui finiront un jour ou l'autre par avoir notre peau. Nous se-

rons engloutis dans un trou noir. Ou alors une supernova nous explosera à la figure. A moins qu'un astéroïde nous percute. Il y en a un, justement, qui se précipite sur nous du fin fond de l'espace. Il devrait atteindre la Terre dans 800 ans. Je ne serai plus là, mais qu'importe. J'imagine la scène. J'ai tellement d'imagination ! La fin du monde. La course au néant.

A quoi sert l'aventure humaine si ça doit finir en eau de boudin ? Pourquoi tout ce déploiement de créativité, tout cet amour, toute cette souffrance aussi, pour en arriver là ? Le virus creuse en moi. Le virus de la catastrophite aiguë. C'est grave, docteur ?

Gladys Théodores

JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

Editions Saint-Augustin



*José Davin et
Michel Salamolard*

**Gays
et lesbiennes**
Humanité, amour
et spiritualité

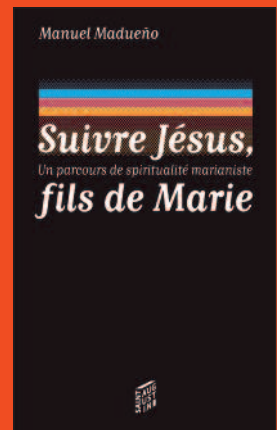
Fr. 22.-



Manuel Madueño

**Suivre Jésus,
fils de Marie**
Un parcours
de spiritualité
marianiste

Fr. 45.-



Samir Khalil Samir

Aire de famille

**Islam
en Occident**

Les enjeux de la cohabitation



Samir Khalil Samir

**Islam
en Occident**

Les enjeux
de la cohabitation

Fr. 24.-

Jean Trabichet

**Si
l'homme
m'était
conté**

Qu'as-tu fait
de ton frère?



Jean Trabichet

**Si l'homme
m'était conté**

Tome 2

Qu'as-tu fait
de ton frère?

Fr. 40.-